

RECONSTRUIRE LA MEMOIRE

Le cas de Brest et Saint-Malo



RECONSTRUIRE LA MEMOIRE

Le cas de Brest et Saint-Malo

Tom Dinh Van Chi

Remerciements

Je tiens à remercier chaleureusement Elena Cogato-Lanza pour le temps qu'elle a consacré au suivi de mon travail et ses précieux conseils,

Je souhaite également remercier mes proches pour leur profond soutien tout au long de mes études, à Oscar et Quentin pour leur amitié et leurs conseils, aux personnes qui m'ont accordé leur temps le long de mes entretiens, aux Archives de Brest et Saint-Malo pour leur gentillesse et leur patience.

École Polytechnique Fédérale de Lausanne

Énoncé théorique de Master d'Architecture 2024-2025

sous la direction d'Elena Cogato-Lanza

*Directeur Pédagogique : Jérôme Chenal
Maître EPFL : Armel Mbianda*

Sommaire

AVANT PROPOS	7
LA MEMOIRE DES VILLES	8
<i>Introduction au concept de mémoire collective</i>	9
<i>Brest, entretiens</i>	10
<i>Saint-Malo, entretiens</i>	16
BREST,VILLE PROGRESSISTE	22
<i>Histoire</i>	22
<i>Analyse situations</i>	28
<i>Matérialité</i>	48
SAINT-MALO,VILLE REGIONALISTE	56
<i>Histoire</i>	56
<i>Analyse situations</i>	60
<i>Matérialité</i>	80
AU-DELA DE LA MEMOIRE COLLECTIVE	86
ANNOTATIONS ET BIBLIOGRAPHIE	88

Avant-propos

Le sujet de cet énoncé vient premièrement du constat, certes personnel mais néanmoins flagrant, de la différence de réputation entre les villes de Brest et Saint Malo qui, malgré leur histoire similaire, semblent jouir d'identités pour le moins différentes. Si la première apparaît au public le plus souvent grise et austère, elle se défend le plus souvent de par sa reconstruction, la rendant, elle et son nom, indissociable des événements de la seconde guerre mondiale.

De l'autre côté, la ville de Saint-Malo, ou du moins sa partie intramuros, jouit d'une réputation de ville « historique », rappelant son passé de ville « corsaire », surnom encore utilisé de nos jours. Il apparaît alors que son passé de ville reconstruite ne fait pas partie la mémoire collectif ou du moins de celle des non-malouins.

Cette différence de perception me pousse à me questionner sur la nature d'un tel conflit de mémoire entre les images de deux villes qui pourtant partagent un passé commun, celui de deux villes bombardées. Il semble alors que la reconstruction constitue un élément majeur quant au souvenir de ces deux villes sinistrées. Cet énoncé visera donc à mieux cerner les identités de Brest et Saint-Malo au travers d'entretiens et d'analyse de plan pour en extraire certains mécanismes pouvant influencer sur un lieu au point de, peut-être, en reconstruire la mémoire.

LA MEMOIRES DES VILLES

Introduction au concept de mémoire collective

Nous nous référons dans cet énoncé à la mémoire collective au sens où Maurice Halbwachs l'entendait. Dans son oeuvre, la mémoire collective met en lumière la manière dont les souvenirs individuels se forment et s'expriment au sein d'un cadre social partagé. Selon lui, nos souvenirs personnels ne sont jamais totalement autonomes ; ils s'ancrent dans des structures collectives qui les façonnent et les rendent communicables. Ces cadres sociaux, qu'ils soient familiaux, culturels ou spatiaux, orientent la manière dont les groupes se souviennent, sélectionnent, et interprètent leur passé. Dans cette perspective, les villes deviennent des supports matériels et symboliques essentiels pour fixer et raviver les souvenirs collectifs. Toutefois, cette mémoire est dynamique : elle évolue selon les transformations sociales et les besoins identitaires du groupe¹.

Par extension, les reconstructions ont alors un rôle décisif quant à la manière dont une communauté préserve, réinterprète ou réinvente son passé. Elles permettent de matérialiser des choix mémoriels, révélant ce qui a voulu être conservé, transformé ou dans certains cas oublié. Dans ce contexte, le tissu urbain devient un instrument au service d'une mémoire collective en constante évolution traduisant les tensions entre tradition et contemporanéité. Ces reconstructions ne se limitent donc pas à un simple retour au passé ; elles reflètent également les aspirations présentes et les projections d'un avenir partagé par le groupe. Ainsi, la mémoire collective, loin d'être figée, reste un processus dynamique, où l'espace urbain joue un rôle central dans la définition et la transmission des identités.

En analysant la dynamique inverse, les mémoires collectives nous rendent donc compte des effets de la reconstruction. Dans cette logique la suite de l'énoncé présentera une suite d'entretiens auprès de 4 générations suivant la seconde guerre mondiale, nous permettant ainsi d'en identifier les mécanismes.

BREST



Vue de la rue de Siam, Brest

ENTRETIEN AVEC HENRIETTE, 88 ans

Brest, entretiens

Quels sont vos souvenirs de Brest après guerre ?

Quand on allait à Brest, on prenait le train. Vous n'avez pas connu ça, évidemment. Il y avait une gare ici, tout près de la mer qui nous amenait à la gare de Brest. Mais après le bombardement, il n'y avait plus de trolley, il n'y avait plus de rue, il n'y avait plus rien. Je vous dis qu'on en a marché des kilomètres. Et tout était détruit, évidemment. Moi, mon souvenir, c'est qu'après la guerre, ma sœur avait une baraque, comme tout était détruit, on a logé les gens dans les baraques. C'était une amitié dans ses endroits. Il y avait de l'entraide. Ils étaient heureux et ça a duré jusqu'à assez tard, 1970 il me semble. Mais ceux qui étaient en baraque, l'un après l'autre, ils ont eu un appartement, dans des immeubles de 14 étages. Ma sœur a été relogée là bas. On rentre, un escalier, un ascenseur qui monte ou qui ne monte pas, de temps en temps. Elle habitait au quatrième, petite cuisine, petite salle à manger, une ou deux chambres, une petite salle de bain, c'est tout. Les appartements très... comment je peux dire... modestes. Des appartements modestes. Un autre fait qui m'a marqué c'est qu'après la guerre, c'était gai à Brest. Il y avait des marins, beaucoup de marins. Moi j'étais jeune, on allait danser à la guinguette, danser en dessous des Halles, parce qu'en dessous des Halles, il y avait une grande salle.. Et les marins étaient là, bien sûr, tous les bateaux arrivaient là, après la guerre. On était soulagé que la guerre était finie.

Comment avez vous perçu le nouveau Brest ?

Je dis toujours, ce n'est plus le Brest d'avant. Les maisons, peut-être, se sont rapprochées les unes à côté des autres. Je ne sais pas. Même les gens, ils ont changé. Ce Brest, maintenant, c'est trop moderne. Avant toutes les maisons avaient du charme. Des vieilles maisons avec des volets blancs. Des façades droites avec des décors. Et puis il n'y a plus de marins. On dirait qu'il n'y a plus de vie à Brest. Tout est reconstruit. La rue de Siam, je ne reconnais plus la rue de Siam qui est devenue 2 fois plus large, elle est devenue si froide. Il ne reste que la Tour tanguy et le château qui nous rappelle le Brest d'avant.

ENTRETIEN AVEC CAROLINE, 59 ans

Avez-vous toujours vécu à Brest et quelle en est votre impression ?

Ma famille est originaire du Finistère Nord. Mon père était militaire dans la marine. Je suis née à Toulon après une mutation, et revenue sur Brest quand j'avais 6 ans, en 1976. Donc c'est 15 ans après la reconstruction. Quand à mon avis sur Brest quand je suis revenu, l'horreur. Je passais d'une ville, Toulon, où on vivait dans des quartiers très, très verts, beaucoup de verdure, des maisons. Après, je n'ai pas atterri non plus dans le meilleur quartier quand on est revenu, mais des petites maisons, beaucoup de solidarité entre les gens. Et quand on est arrivé ici, c'était béton, les gens pas sympathiques, très fermés, froid. Ouais, c'est ça, froid. Les gens qui... Je passais d'un truc très chaleureux au final, dans tous les sens du terme, à quelque chose de très froid dans tous les sens du terme. Ouais. Ça a été un choc. Même architecturalement, si on parle d'architecture, tu vois bien qu'il n'y a aucune petite place, il n'y a pas de lieu de rencontre, il n'y a pas de lieu de convivialité, ici c'est linéaire, c'est venté, on a froid, en dehors du fait qu'on est dans une région... On va dire, pluvieuse et l'architecture accentue ça.

Je peux dire que tu avais honte d'habiter à Brest. Une sorte de honte. Et c'est pour ça que moi j'ai du mal avec ce qui se passe maintenant sur Brest, où ça revient un peu à la mode, les gens reviennent, parce que moi je garde cette idée d'avoir honte de vivre à Brest.

Vous parlez d'architecture froide, de béton. Est-ce que pour toi, cette architecture, c'est quelque chose qui traduit ce qui s'est passé ?

Oui. Tu sens qu'il y a une... une reconstruction à la va-vite. Pas de réflexion sur la beauté des bâtiments. Ça a été dans l'efficacité et tout ce béton mis à côté de la tour Tanguy ou du château, ça renforce l'impression que la ville a été détruite. En plus de ça, j'ai l'impression qu'ici tout à toujours était très militaire et très froid. La ville est fracturée en deux. Un côté civil et un côté militaire dont on n'a pas vraiment accès. La ville est coupée en deux, au final. Et ça, t'as le côté militaire qui est absolument inaccessible et où, effectivement, ils étaient sur les plus jolis endroits. Et ça coupe Brest complètement de la nature. Tu vois ? Pour moi, Brest, il n'y a pas de nature. Alors, on est les pieds dans l'eau, tu vois autour, c'est magnifique, mais Brest, c'est comme si c'était un îlot de béton au milieu de la nature.

Avez-vous une certaine nostalgie du Brest d'avant ?

Je ne sais pas comment c'était Brest avant. J' imagine qu'effectivement il y avait plus cet esprit petit village, tu vois, comme il y a aussi dans certaines villes anciennes, tu vois, j'étais à Lille il y a quinze jours, tu as ce petit côté petite placette, puis tu déambules de placette en placette et c'est pas une rue, deux rues immenses qui se suivent comme à Brest et... Tu déambules pas dans Brest. Tu vas d'un point A à un point B, mais tu ne déambules pas. Mais nos parents ne nous parlent jamais du Brest d'avant, j' imagine qu'il y a une sorte de trauma.

ENTRETIEN AVEC NOLWENN, 42 ans

Brest, entretiens

Avez-vous toujours vécu à Brest et quelle en est votre impression ?

Mon père est de Brest. Moi j'habitais en périphérie. C'était le Relecq pour commencer, Plougastel après, et retour au Relecq. C'est vraiment la périphérie. En fait, les seules fois où je venais à Brest, c'est parce que ma grand-mère habitait à côté du collège de Kerbonne. Elle avait une espèce d'immeuble. Elle habitait à l'arrêt de chaussée, premier étage, et au deuxième étage, juste à côté, elle louait des maisons à des étudiants ou à des marins de passage. Il y avait le château et la tour Tanguy. Je pense que la tour Tanguy, je ne sais pas le nombre de fois où je l'ai fait. Ce sont deux vestiges qui racontent un minimum l'histoire de Brest. C'est plus tard que j'ai plus de souvenirs du centre-ville, mais c'est parce que j'allais déjà faire les magasins avec ma mère. Avant, le centre-ville réellement de Brest, c'était entre la place de Strasbourg et la place de la Liberté. Il y avait des trucs reu de Siam, mais en fait il n'y avait pas grand chose. Si je descendais rue de Siam, là quand j'étais ado et jeune adulte, si je descendais rue de Siam, je n'allais pas plus loin que le Blind Peeper. Et il y avait un truc qui s'appelait la Sonothèque à l'époque, qui était un magasin de disques où tu allais écouter les disques qui tournaient comme ça. Donc voilà, non, en fait, t'allais pas beaucoup plus loin parce que rue Jean Jaurès, c'est là où il y avait les cinémas.

On parle souvent de Brest comme une ville froide, quel est votre ressenti par rapport à cet avis ?

Non, ça ne m'a jamais rebuté le gris. En fait, je ne l'ai jamais vu avant de partir ailleurs. Quand je suis allée à Paris, mais surtout quand j'ai habité Montpellier. C'est là que je me suis rendu compte à quel point, même si je le savais, Brest était à part. En termes de bâtiment et l'impact de son histoire sur la géographie de la ville, quoi. Dans les autres villes tu vois des vrais bâtiments pas détruits, où tu sais qu'il y a une histoire derrière. À Brest on a un hôpital qui a été monté par les Allemands. Bon... Voilà, c'est... Ouais, c'était bizarre. Je me suis rendue compte vraiment beaucoup quand j'invitais mes amis, des gens que j'ai rencontrés à la fac à Vannes et Rennes, ils disaient « mais Brest c'est moche ». Je ne comprenais pas en quoi Brest, ça peut être moche. Ça m'a jamais sauté aux yeux...

Vos parents ne vous ont jamais parlé du passé de Brest ?

Ma grand-mère, oui, mais très peu, au final. Je viens d'une famille où on parle pas. Mais après, c'est des trucs qu'elle avait du mal à dire aussi. Elle m'a raconté qu'une fois, elle avait vu un parachutiste se faire tuer en plein vol. Elle n'était quand même pas très âgée à l'époque, donc c'est des choses qui l'ont marquées.

ENTRETIEN AVEC JULIEN, 21 ans

Avez-vous toujours vécu à Brest et quelle en est votre impression ?

Je vis à Brest depuis que j'ai 3 ans. Je suis né dans le Sud et j'y retourne assez souvent. Mon impression de Brest... Vous savez comment on parle de cette ville. C'est froid, c'est gris et ça ressemble plus à une ville soviétique qu'à autre chose. Mais bon c'est ma ville. On l'aime comme elle est. Ces derniers temps j'ai l'impression que la ville va mieux, les choses changent bougent un peu.

Comment expliquez-vous que cette ville ressemble à une ville "soviétique" ?

C'est tout ce béton, la ville est grise et c'est un peu l'image qu'on a des villes en Russie, ça fait bizarre de voir ça en France j'imagine, surtout quand on visite d'autres villes. Surtout dans le Sud, les villes comme Toulouse ou Montpellier c'est une autre ambiance. Il y a de la vieille pierre, des petites cours. Ici tout semble trop grand, surtout dans le centre ville qui se compose de deux rues, enfin deux rues qui en forme une plutôt. On a aussi la mairie, un gros bloc de béton qui passe pas inaperçu. Le étrange c'est de voir le château et la tour Tanguy qui sont en pierre et le reste. Là on se rend compte que la guerre a bien détruit Brest.

Vous parlez de Brest détruite, vous trouvez qu'on parle assez de son passé ?

J'imagine qu'on a pas trop besoin on le voit bien tous les jours qu'un truc c'est passé. Mais je vois souvent passé des expositions sur la reconstruction ou les bombardements, on va dire que la guerre fait parti de l'identité de Brest.

ANALYSE

Brest, entretiens

La reconstruction de Brest a créé une fracture profonde dans la mémoire collective des habitants. Les entretiens témoignent d'une ville perçue comme amputée de son passé, où l'architecture moderne en béton contraste violemment avec les souvenirs des vieilles maisons et des quartiers d'avant-guerre. La mémoire de la guerre est ainsi omniprésente. Les récits des témoins de l'après-guerre évoquent une ville détruite, marquée par des kilomètres de ruines, des baraques provisoires et une solidarité intense entre les habitants. Cette période est décrite comme à la fois douloureuse et pleine d'espoir. La reconstruction, axée sur l'efficacité et la fonctionnalité, est ressentie comme une trahison de l'identité historique de Brest. Le béton domine, les espaces sont froids, et l'absence de lieux conviviaux renforce ce sentiment. Pour certains, cette architecture témoigne de la violence de l'histoire, mais elle est également source de honte et d'aliénation. Nous voyons aussi que les parents et grands-parents des narrateurs ont souvent évité de parler de la destruction et de la guerre. Ce silence, probablement lié au traumatisme, a contribué à une faible transmission des récits de l'avant-guerre. Les jeunes générations connaissent quant à elles Brest uniquement sous sa forme reconstruite. Les rares éléments préservés, comme la Tour Tanguy ou le château, servent de points de repère pour ancrer une mémoire d'avant guerre réduite à quelques vestiges. Ainsi pour beaucoup, Brest est une ville à redécouvrir ailleurs que dans les récits familiaux. Les lieux emblématiques de Brest jouent un rôle ambigu dans la mémoire collective, à la fois comme témoins du passé et symboles de rupture. Les narrateurs expriment souvent un rejet du Brest reconstruit, perçu comme un lieu fonctionnel mais dépourvu de charme. La mémoire collective de Brest semble s'éroder avec le temps, et les récits soulignent un besoin de réinvestir cette mémoire pour les générations futures malgré le fait que le tissu bâti est un rappel constant des faits de la seconde guerre mondiale. Nous pouvons donc dire que ces entretiens mettent en évidence une mémoire collective de Brest marquée par la douleur, la rupture. La reconstruction, bien que nécessaire, a laissé une empreinte durable, symbolisée par le béton et l'absence partielle de continuité avec le passé. Les vestiges tels que la Tour Tanguy ou le château rappellent ce qui a été perdu, mais ils ne suffisent pas à maintenir une mémoire vivante.

SAINT-MALO



photo aérienne de Saint-Malo, Archives de saint malo

ENTRETIEN AVEC BERNADETTE, 85 ans

Saint-Malo, entretiens

Vous vivez à Saint-Malo depuis longtemps ?

Oui, je suis née ici, en 1939, au début de la guerre. Je ne me souviens pas à proprement parlé mais j'ai bien vécu la reconstruction de la vieille ville.

Comment avez-vous vécu cette reconstruction ?

C'était un mélange de fierté et de tristesse. Fierté, parce qu'on voyait la ville renaître, retrouver son charme. Quand on voit ce qu'il c'est passé à Brest, on va dire qu'on a été chanceux mais il y avait aussi de la nostalgie, surtout chez les anciens. Ils parlaient souvent de ce qui avait été perdu pour toujours. Les maisons où ils avaient grandi, les boutiques d'avant-guerre, les détails qu'on n'a pas pu recréer. Mais c'est le passé ça. Vous savez la reconstruction, c'était une période étrange. Tout était détruit, surtout intra-muros. Les maisons, les rues... il ne restait que des décombres. J'étais enfant, mais je me souviens de cette ambiance de désolation. Les adultes parlaient de "recommencer à zéro". Il y avait aussi beaucoup d'espoir. Ils voulaient reconstruire une ville qui ressemble à celle qu'ils avaient perdue, une ville qui porterait toujours l'histoire des corsaires, des marins.

Comment décririez-vous votre ressenti vis-à-vis de Saint-Malo aujourd'hui ?

Oh, j'aime profondément cette ville. Elle a une âme, un caractère unique. Ses remparts, son air marin, ses ruelles pavées... Les jeunes maintenant ils ont oublié qu'on a tout reconstruit de nos mains. Tout cela me rappelle une époque où la ville était encore un lieu de vie pour les Malouins, avant de devenir une destination touristique si prisée. Mais je suis fière de ce qu'elle est devenue, malgré les épreuves qu'elle a traversées.

Justement, pensez-vous que cette reconstruction a réussi à préserver l'identité de la ville ?

Oui et non. Ils ont voulu recréer à l'identique l'intra-muros, et ils y sont tant bien que mal parvenus. Quand on se promène aujourd'hui, on a comme l'impression de voir la Saint-Malo d'avant la guerre. Mais il me semble que ce n'est pas tout à fait la même chose. Les vieilles pierres ne sont plus là, c'est une réplique. C'est beau, bien sûr, mais il manque quelque chose... une sorte d'authenticité qu'avaient les maisons d'avant.

ENTRETIEN AVEC CATHERINE, 61 ans

Avez-vous grandi à Saint-Malo ?

Tout à fait, je suis arrivé à Saint-Malo quand j'avais 6 ans. La ville était déjà bien reconstruite, mais mes parents me parlaient souvent de ce qu'elle avait traversé pendant la guerre.

Comment perceviez-vous la ville pendant votre enfance ?

Pour moi, Saint-Malo a toujours été une ville magnifique, avec ses remparts, ses plages, et son histoire, les corsaires tout ça. Je savais qu'elle avait été détruite pendant la guerre, mais en tant qu'enfant, je ne ressentais pas ce poids. La ville que je connaissais semblait entière, forte. Mes parents, eux, portaient un autre regard. Ils avaient vécu la destruction et me parlaient d'une ville d'avant qui, pour eux, avait plus d'âme.

Vos parents évoquaient souvent cette période ?

Oui, surtout mon père. Il avait vu les ruines, les camions qui transportaient les gravats, les ouvriers qui reconstruisaient pierre par pierre les remparts et les maisons. Il me disait souvent : "Ce que tu vois, c'est une réplique, mais pas l'original." Il avait beaucoup de respect pour la reconstruction, mais aussi une certaine mélancolie pour ce qui avait été perdu.

Qu'en pensez-vous aujourd'hui ? La reconstruction a-t-elle permis de préserver l'identité de la ville ?

Je crois que oui, dans une large mesure. Les architectes ont fait un travail remarquable pour recréer une ville qui ressemble à celle d'avant la guerre. Saint-Malo intra-muros garde cet aspect médiéval qui attire tant de monde. Mais il est vrai qu'on sent une différence. La pierre est plus uniforme, les détails originaux manquent parfois. C'est comme si la ville avait une mémoire visuelle, mais plus le toucher authentique du passé.

Pensez-vous que les habitants d'aujourd'hui se souviennent suffisamment de l'histoire de la reconstruction ?

Pas assez, je dirais. Ceux de ma génération connaissent l'histoire parce que nos parents nous l'ont racontée. Mais les plus jeunes... Je ne suis pas sûr qu'ils réalisent ce qu'a représenté la reconstruction, le travail et le courage qu'il a fallu pour que la ville redevienne ce qu'elle est aujourd'hui. Peut-être qu'il faudrait plus d'efforts pour transmettre cette mémoire, notamment dans les écoles.

ENTRETIEN AVEC NICOLAS, 41 ans

Saint-Malo, entretiens

Vous êtes né à Saint-Malo ?

Oui, je suis né ici en 1983. Je n'ai pas grandi dans l'intra-muros, il n'y a plus grand monde qui peut vivre là-bas vous savez.

En tant que Malouin, quel est votre ressenti vis-à-vis de la ville et de son histoire ?

J'ai toujours vu la partie intra-muros de Saint-Malo comme une vieille ville à la fois fière et fascinante. Les remparts, la mer, le patrimoine corsaire... ça donne un certain prestige. Mais en grandissant, j'ai appris que cette image avait été reconstruite après la guerre, littéralement. C'est assez impressionnant de se dire que tout ce que l'on voit intra-muros a été reconstruit pierre par pierre. Mais d'un autre côté Saint-Malo c'est bien développée de nos jours, je trouve ça toujours étrange de voir la scission entre l'image qu'à la ville, qui est celle de la partie ancienne, et la réalité des choses. C'est comme si il y avait deux villes en une presque.

Est-ce que vous pensez que la reconstruction en est la cause ?

Oui, c'est une partie essentielle de notre identité. J'ai entendu des histoires de mes grands-parents, qui ont vu la ville en ruines après les bombardements de 1944. Ils racontaient l'effort collectif qu'il a fallu pour reconstruire Saint-Malo. Même si je n'ai pas vécu cette époque, je ressens une immense admiration pour ce qu'ils ont accompli.

Pensez-vous que cette reconstruction a permis de préserver l'authenticité de la ville ?

Je dirais que oui, dans une certaine mesure. Quand on se promène intra-muros, on a l'impression de voyager dans le temps. Les architectes ont fait un travail incroyable pour recréer ce style médiéval et corsaire. Mais je pense que ceux qui connaissent l'histoire savent que ce n'est pas tout à fait "l'original". C'est une version reconstruite, et c'est ce mélange de mémoire et de renouveau qui fait la singularité de Saint-Malo.

Pensez-vous que les générations plus jeunes comprennent bien l'histoire de la reconstruction ?

Pas vraiment. Ce n'est pas un sujet très présent dans les discussions ou à l'école. J'ai l'impression que l'on met surtout en avant le Saint-Malo des corsaires, ce qui est logique vu l'image que la ville veut projeter. Mais la mémoire de la reconstruction, du travail colossal qu'il a fallu après la guerre, mérite d'être davantage mise en lumière. C'est une partie de notre identité qu'il ne faudrait pas oublier.

ENTRETIEN AVEC JULIE, 20 ans

Vous êtes originaire de Saint-Malo ?

Oui, je suis née ici, et j'ai grandi dans un petit quartier à l'extérieur de l'intra-muros. Je vis encore ici pour mes études, mais je vais souvent à Rennes ou Nantes pour changer un peu d'air.

Quel regard portez-vous sur la ville et son histoire ?

J'adore l'ambiance de Saint-Malo. Les remparts, la mer, c'est vraiment sympa. Mais pour être honnête, je ne pense pas souvent à l'histoire de la ville. Quand on est malouin, c'est comme si c'était juste là, mais ça fait partie du décor. C'est en grandissant que j'ai commencé à me demander comment tout ça avait été construit et reconstruit.

Vous saviez que la ville intra-muros a été presque entièrement détruite pendant la guerre ?

Oui, je le savais vaguement, mais c'est surtout quand mes profs d'histoire en ont parlé au collège que j'ai réalisé l'ampleur des destructions. Ce n'est pas quelque chose qu'on évoque souvent à la maison ou entre amis.

Pensez-vous que cette reconstruction a bien réussi à préserver l'identité de la ville ?

Je pense que oui. Quand je me balade intra-muros, j'ai l'impression de me retrouver dans une autre époque. C'est beau, c'est impressionnant, mais en même temps, je sais que c'est une reconstitution. J'ai lu quelque part que tout avait été reconstruit pierre par pierre, et je trouve ça dingue. Mais en même temps, ça reste une sorte de décor, un peu figé. C'est beau pour les touristes, mais est-ce que ça montre vraiment le Saint-Malo d'avant ? Je ne sais pas.

Comment percevez-vous l'intra-muros aujourd'hui ?

C'est magnifique, bien sûr, mais c'est surtout un lieu touristique. Il y a des boutiques, des restos, et beaucoup de monde l'été. Pour nous, les jeunes qui habitons à l'extérieur, on ne va pas trop intra-muros sauf si on sort le soir. Je trouve qu'on ne ressent plus trop la ville comme un lieu de vie pour les Malouins.

Pensez-vous que les jeunes de votre âge comprennent bien l'histoire de la reconstruction ?

Pas vraiment. On n'en parle pas beaucoup. Ce qui est mis en avant, c'est le Saint-Malo des corsaires, les remparts, la mer, mais pas tellement ce qu'il a fallu pour reconstruire la ville après la guerre. C'est dommage, parce que je pense que ça montre beaucoup sur la force et le courage des gens d'ici à cette époque.

ANALYSE

Saint-Malo, entretiens

Les récits des témoins directs, entretien avec Bernadette, évoquent la fierté liée à la renaissance de la ville. La reconstruction pierre par pierre incarne la résilience des Malouins face à la destruction. Cette mémoire est portée par ceux qui ont vécu la guerre, mais elle tend à s'effacer avec le temps. Bien que la reconstruction ait permis de recréer l'intra-muros "à l'identique", plusieurs intervenants soulignent que ce n'est pas tout à fait "l'original". La pierre uniforme, le manque de détails d'origine, et l'aspect figé de l'intra-muros rappellent que cette reconstitution est une réplique, ce qui génère une ambivalence entre admiration pour le travail accompli et nostalgie pour ce qui a été perdu. Pour les générations plus jeunes, l'intra-muros est perçu comme un lieu principalement destiné aux touristes. Les Malouins eux-mêmes semblent se tenir en périphérie de cet espace, ce qui accentue la séparation entre l'image historique projetée par la ville et sa réalité contemporaine. Les quatre récits montrent un décalage générationnel important dans la perception et la transmission de la mémoire collective. Bernadette évoque un mélange de tristesse pour les pertes et de fierté pour la résilience collective. La reconstruction est vécue comme un symbole d'espoir, mais aussi comme une période marquée par la nostalgie des maisons, rues et commerces d'avant-guerre. La génération de Catherine Nicolas sont au croisement entre mémoire héritée et vécu personnel. Les récits de leurs parents et grands-parents nourrissent leur perception de la ville. Ces individus expriment une admiration pour l'effort de reconstruction, mais aussi une certaine lucidité sur le caractère reconstruit de l'intra-muros. Julie quand à elle une vision plus détachée de l'histoire de la reconstruction. Cette mémoire est peu abordée dans leur quotidien, remplacée par une image idéalisée de Saint-Malo centrée sur son patrimoine corsaire. Ce constat révèle un affaiblissement de la transmission mémorielle, accentué par le silence des familles et à l'apparence de l'intra-muros.

BREST, VILLE PROGRESSISTE

Brest, ville progressiste

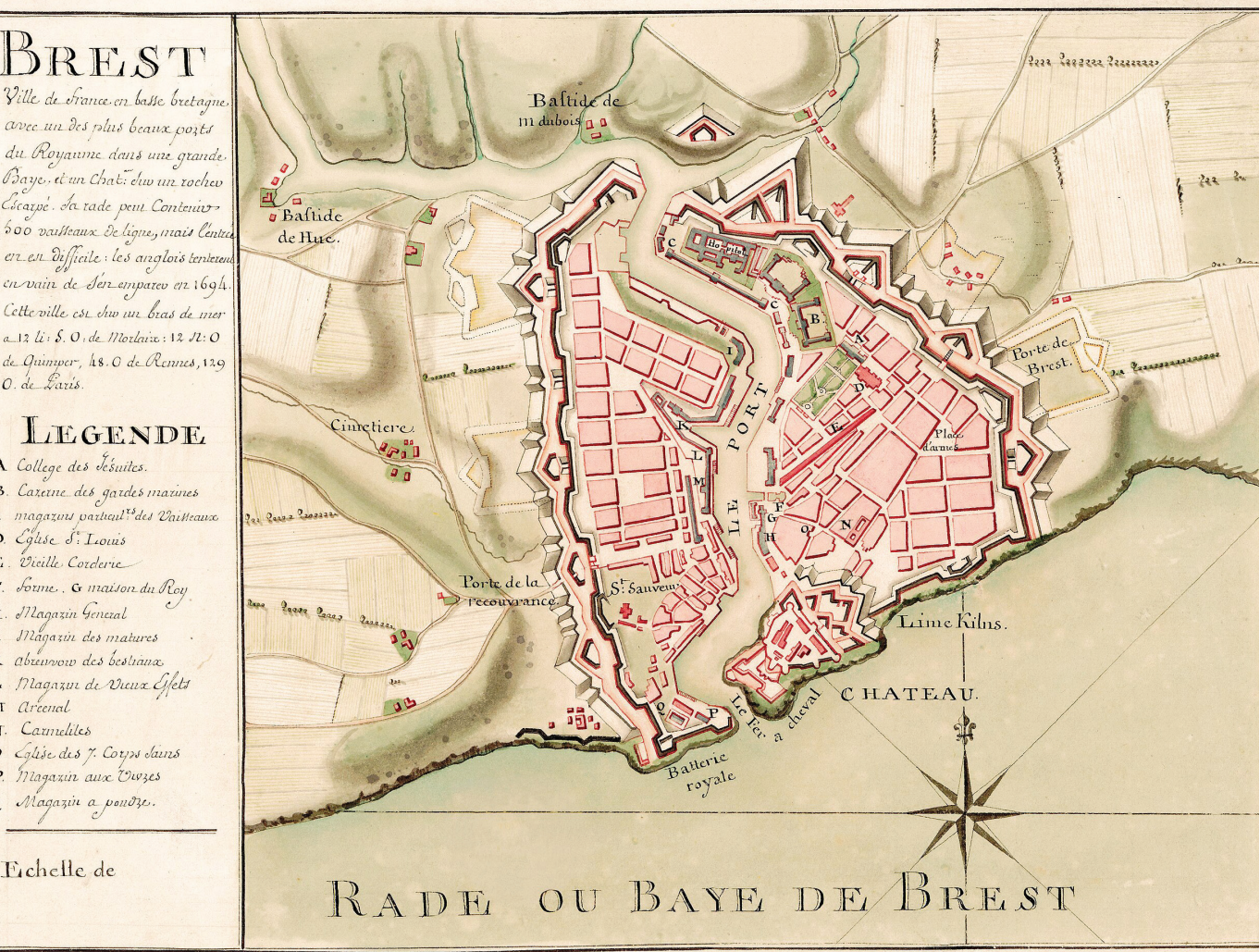


Figure 1, Plan de Brest, 1700, Archives de Brest



Figure 2, Plan de Brest avant-guerre, dressé en 1946, Archives de Brest

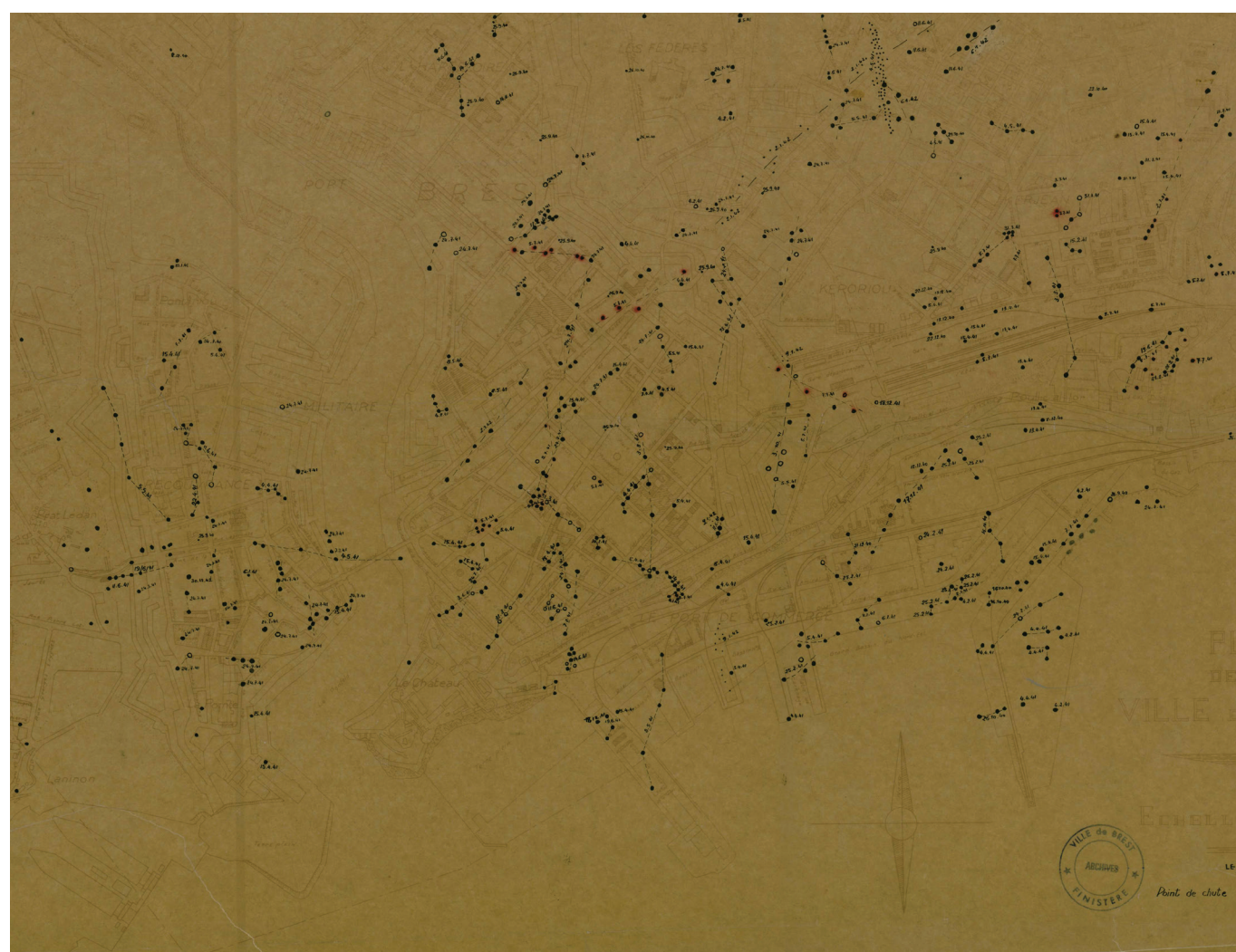


Figure 3, Plan des bombardements , 1948, Archives de Brest

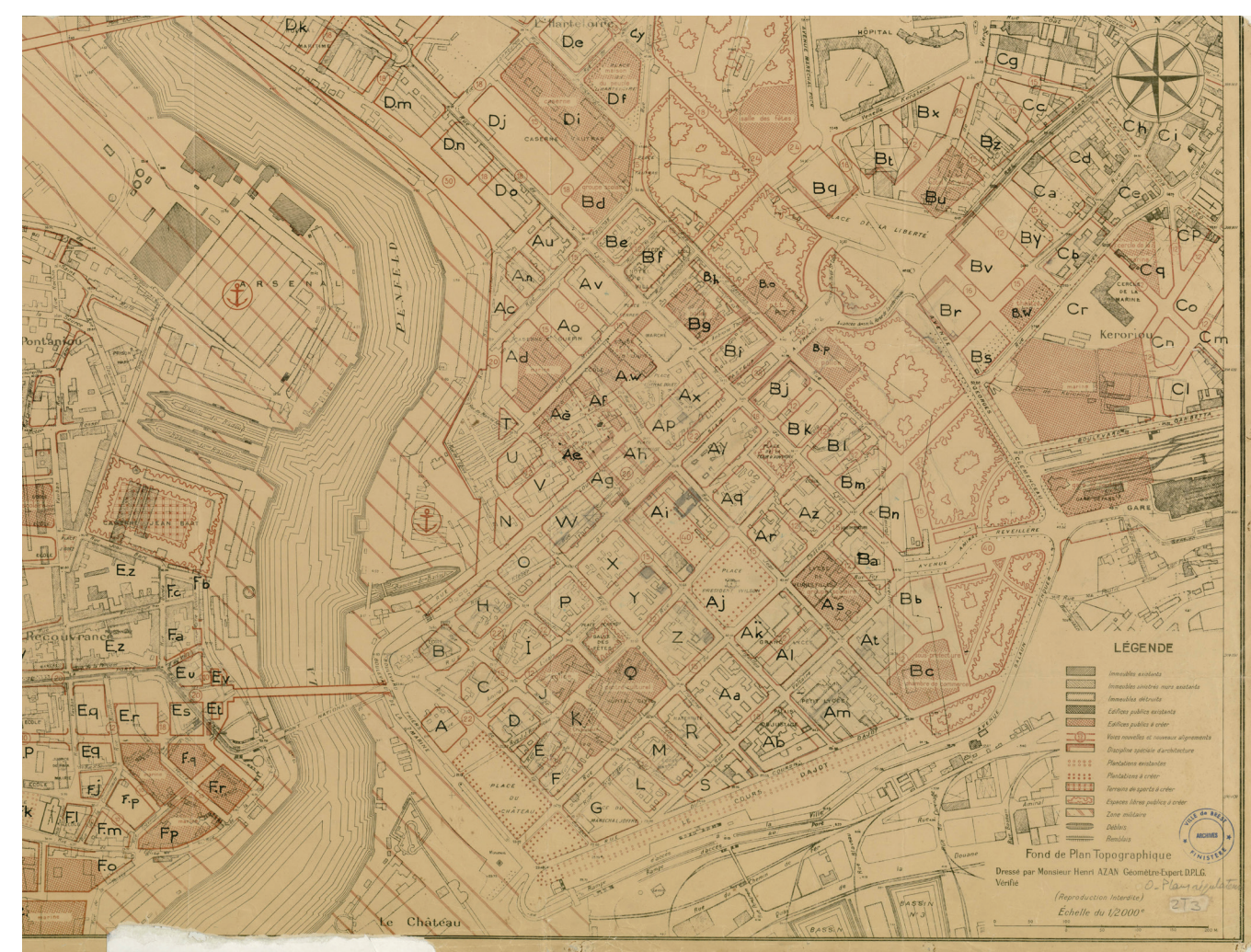


Figure 4, Plan directeur de Brest selon Jean-Baptiste Mathon, 1948, Archives de Brest

Avant guerre

Brest est une ville portuaire située à l'extrémité ouest de la France. Depuis ses origines, la ville a été façonnée par son rôle stratégique, principalement militaire, qui faisait d'elle une place d'importance en France. Dès l'Antiquité, elle bénéficie de sa position géographique intéressante, abritée dans une rade naturelle. Cependant, son rôle stratégique commence réellement au 17^{ème} siècle, sous l'impulsion de Richelieu et de Colbert. En 1631, la construction de l'arsenal militaire marque le début de l'âge d'or maritime de la ville. Brest devient alors un des piliers de la marine française, accueillant navires de guerre et expéditions scientifiques. Au 17^{ème} siècle Brest s'affirme comme une porte d'entrée vers les grands horizons. Au 20^{ème} siècle, Brest continue de renforcer son rôle stratégique. L'arsenal est modernisé pour répondre aux besoins d'une marine en pleine mutation, et la ville s'agrandit avec la construction de nouveaux quartiers. Le port devient également un point clé pour les échanges commerciaux et l'arrivée des technologies industrielles. Cependant, ce rôle stratégique expose Brest aux dangers des guerres modernes. Pendant la Première Guerre mondiale, la ville est un centre logistique majeur, accueillant des troupes alliées et jouant un rôle clé dans le soutien de l'effort de guerre. Cette période prépare le terrain pour les défis encore plus importants du 20^{ème} siècle².

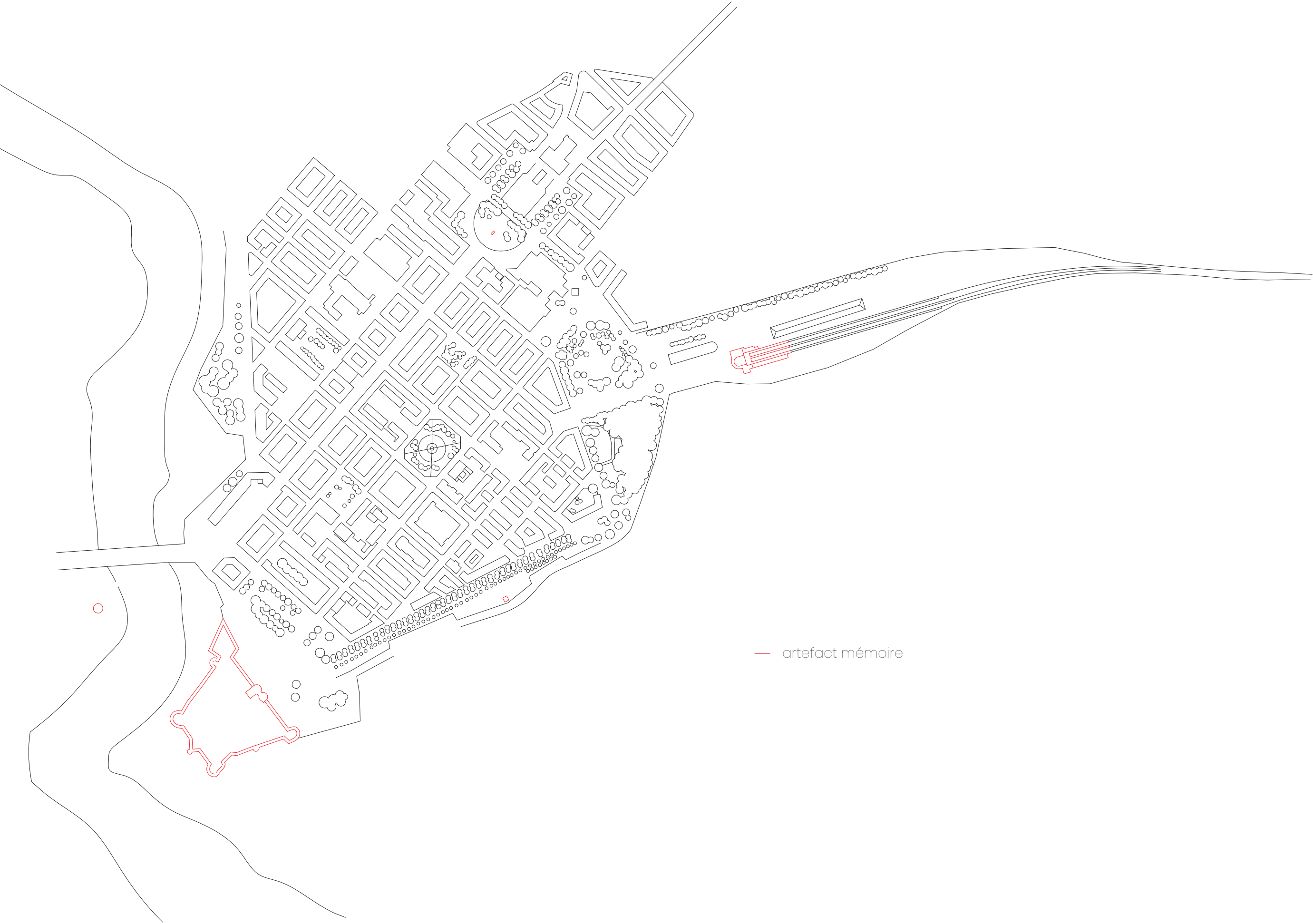
La deuxième guerre mondiale

L'histoire de Brest bascule en 1940, lorsque la ville est occupée par les forces allemandes. En raison de son port stratégique, Brest devient une base majeure pour les sous-marins de l'Axe, ce qui en fait une cible privilégiée pour les Alliés. Entre 1940 et 1944, Brest subit des bombardements massifs, visant à neutraliser les infrastructures militaires. Ces attaques culminent en septembre 1944, lors de la libération de la ville par les forces alliées. Le bilan est catastrophique. Plus de 80 % du centre-ville est détruit, y compris ses monuments historiques et ses quartiers emblématiques. "Le bilan des sinistres constitue un triste record : Sur 16 500 bâtiments : 5 000 étaient sinistrés à 100 %, 5 000 étaient sinistrés à 50 %, 1 500 étaient sinistrés à 25 %, 1 800 étaient sinistrés à 10 %" ³. Les habitants, déplacés ou traumatisés, doivent faire face à une ville en ruines. Brest devient alors un symbole des ravages de la guerre, mais aussi de la résilience nécessaire pour surmonter une telle destruction. Les difficultés d'un recensement précis des sinistres dans un tel chaos, aggravé par l'enchevêtrement des parcelles et l'abondance des constructions annexes plus ou moins légales édifiées au fil du temps dans des arrière-cours qui étaient notoirement surpeuplées, expliquent quelques écarts d'évaluation, au demeurant négligeables au regard du fait principal, l'anéantissement du centre même de la ville, privée par ailleurs de ses installations portuaires : la Penfeld est obstruée par le Pont National effondré, les quais du port de commerce sont inutilisables, quelque 2 000 épaves encombrant la rade. Le rapport manuscrit d'une tournée d'inspection du Ministère de la reconstruction et de l'urbanisme, daté des 21 au 23 juillet 1945, mentionne 2 894 immeubles totalement détruits et 1039 partiellement touchés. Ces chiffres ont été

par la suite réévalués, à mesure que parvenaient les déclarations de sinistre. En 1948, Jean-Baptiste Mathon estimait les dégâts à 4 800 immeubles totalement détruits, 3 700 fortement endommagés, 2 000 modérément atteints. 10 500 des 11 700 immeubles brestois auraient donc été, même véniellement, affectés.⁴

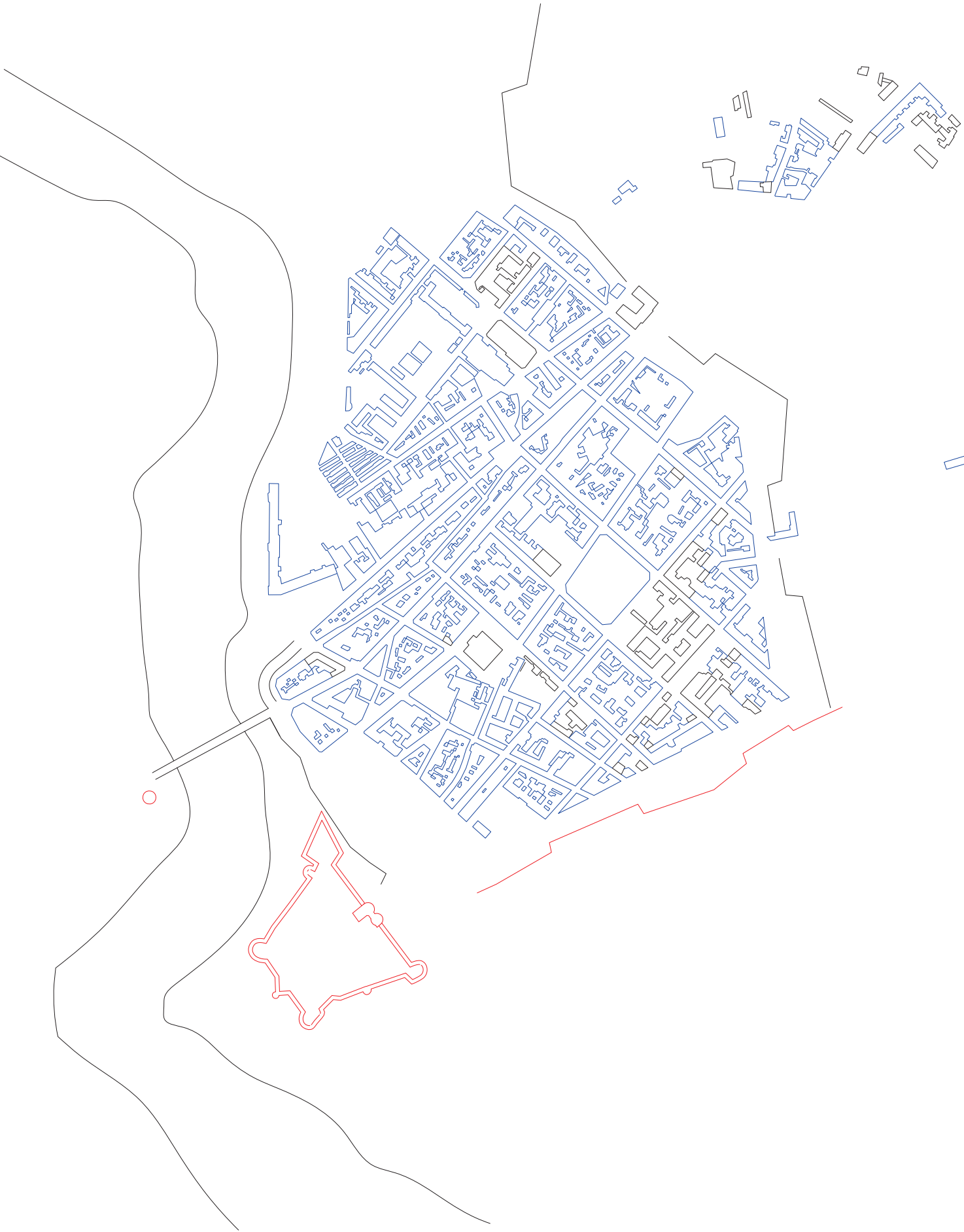
Reconstruction progressiste

La reconstruction de Brest commence dès la libération en 1944 et se terminera en 1958. Sa direction sera donnée à Jean-Baptiste Mathon, architecte parisien et prix de Rome 1924. Dans la continuité des grands plans directeurs du 20^{ème} siècle, le plan de Mathon s'appuie sur une rationalisation des espaces, une uniformisation des matériaux, et une organisation urbaine pensée pour répondre aux impératifs modernes et hygiénistes. Les grandes artères rectilignes et les bâtiments aux façades claires, souvent en béton, visaient à offrir une image de sobriété et de solidité. Le surnom de "Brest-la-Blanche" est alors attribué à la ville reconstruite par ses créateurs. L'homogénéité ainsi produite répondait à des exigences techniques et symboliques : tourner la page du passé et offrir une image de modernité. Cette approche, bien que critiquée pour son apparente austérité, traduisait une volonté de reconstruire rapidement tout en offrant des infrastructures adaptées aux besoins contemporains⁵. Nous verrons aussi que son surnom changera dans le temps, passant de "la Blanche" à "la Grise" dû à l'usure de l'enduit utilisé. Les décisions concernant le choix des matériaux et des infrastructures ont également été influencées par des enjeux stratégiques. Brest, port militaire majeur, devait retrouver rapidement sa capacité opérationnelle pour répondre aux besoins de la marine nationale et des forces alliées. Le port et l'arsenal furent reconstruits parallèlement à la ville, avec un accent mis sur leur modernisation et leur rôle stratégique. Brest prend alors la forme d'une ville progressiste qui selon Françoise Choay, se définit comme un espace urbain conçu selon des principes de rationalisation, de fonctionnalité et de standardisation, visant à répondre aux besoins pratiques et physiologiques d'une société en mutation. Elle privilégie l'efficacité technique, l'industrialisation des matériaux, et une uniformité architecturale qui tend à gommer les spécificités locales⁶. Pourtant, Mathon a également dû composer avec les contraintes économiques et sociales de l'époque. La pénurie de matériaux et la nécessité d'accueillir rapidement les populations déplacées ont orienté de nombreuses décisions. Malgré ces difficultés, il a su intégrer des espaces publics fonctionnels, tels que des places et des équipements collectifs, qui favorisaient la vie communautaire⁷. Ainsi, les zones résidentielles furent conçues pour offrir des conditions de vie modernes, avec une meilleure ventilation, des infrastructures sanitaires améliorées et des espaces verts. Les architectes locaux, travaillant en collaboration avec Mathon, ont cherché à intégrer des éléments brestois traditionnels, comme l'utilisation de granite en complément du béton, afin de préserver une identité régionale⁸.



PLAN 1939

Brest, ville progressiste



- détruit lors de la seconde guerre mondiale
- existant mais détruit lors de la reconstruction
- existant et conservé lors de la reconstruction

Effacement

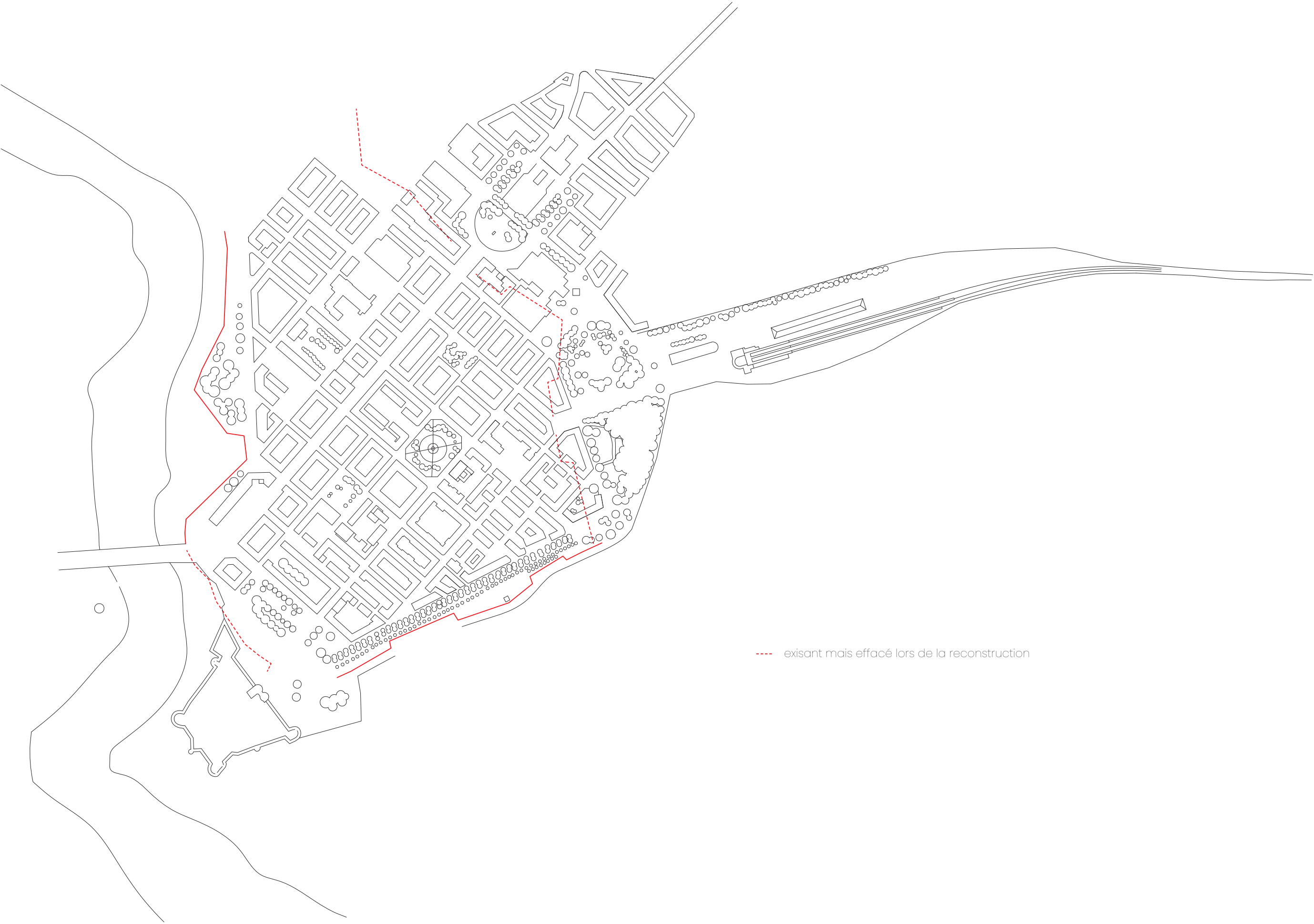
La spécificité du tissu du coeur brestois vient de son apparente modernité, ne laissant apparaître que 3 bâtiments d'avant guerre et 2 monuments commémoratifs. Il est alors facile de penser que la quasi-entièreté de la ville fut rasé lors de la seconde guerre mondiale. Bien que cela soit en partie vrai, ce processus de destruction fut prolongé lors de la reconstruction de Brest. La totalité des bâtiments de logement encore en bon état furent rasés afin de laisser place au plan Mathon. Plusieurs facteurs peuvent en expliquer la raison. Brest en 1939 est une ville insalubre et surpeuplée. En plus de la vétusté des logements, 80% d'entre eux sont habités par en moyenne 3 familles alors qu'ils ne sont censés en accueillir qu'une⁹. Il apparaît alors qu'il est plus simple de repartir de zéro. De plus la volonté de créer une ville moderne et hygiénique dans un laps de temps si court ne permet pas un investissement dans les rénovations. Le tissu rationnel de la ville arsenal de 1938 se retrouve transformé, les rues s'élargissent et les îlots de logements laissent place à des îlots à cour.

Conservation

La question de la conservation des 3 bâtiments se répond de part leur fonction physique et signalitique. La gare, inaugurée en 1938 est indemne et permet toujours la liaison jusqu'à Paris. Le château et la tour Tanguy située sur la rive ouest joue le rôle de dernier vestige d'une Brest rasée, remplaçant l'image négative de 1938 par celle d'une ville au passé plus traditionnel.

Mémoire

Deux monuments aux morts sont érigés dans l'enceinte de l'ancien intra-muros brestois. L'un français, l'autre américains. Ils rappellent tout deux en permanence les faits de la seconde guerre mondiale



PLAN 1939: LES REMPARTS

Brest, ville progressiste



Effacement

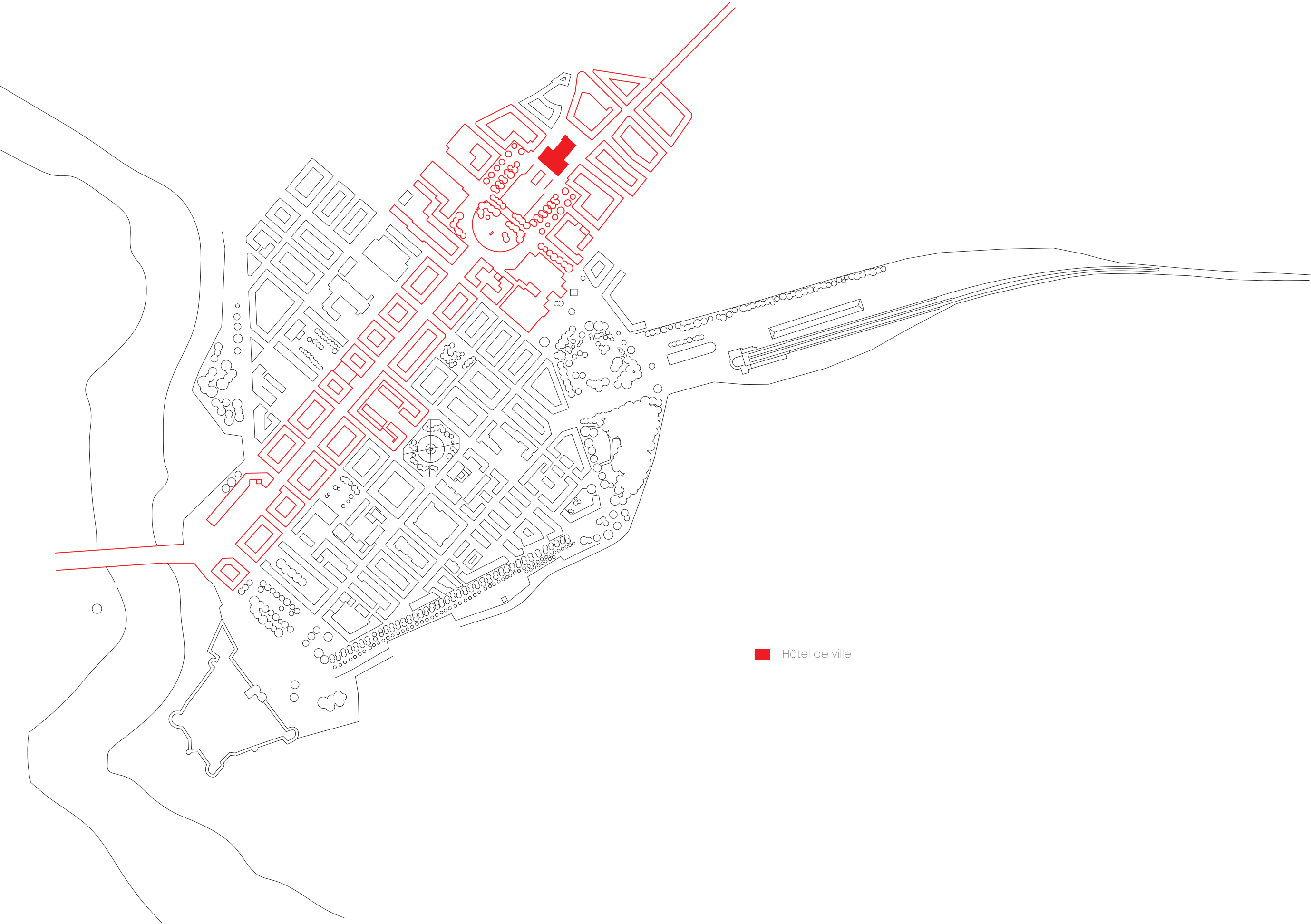
Les besoins d'agrandissement de la ville ont amenés Mathon à détruire la partie est des remparts brestois, permettant de connecter l'ancien intra-muros, appelé coeur de ville, au quartier alentours. Cette décision renforce la vision progressiste de la ville de Brest, capable d'abattre ses propres frontières afin se développer vers le futur. Dans la continuité de ce geste, les terrains vagues alentours sont pensé dans un premier temps en une succession de parcs verts, avant d'être réduit au nombre de deux, situés au sud est de la ville et remplacés par des bâtiments à fonction publique.

Conservation

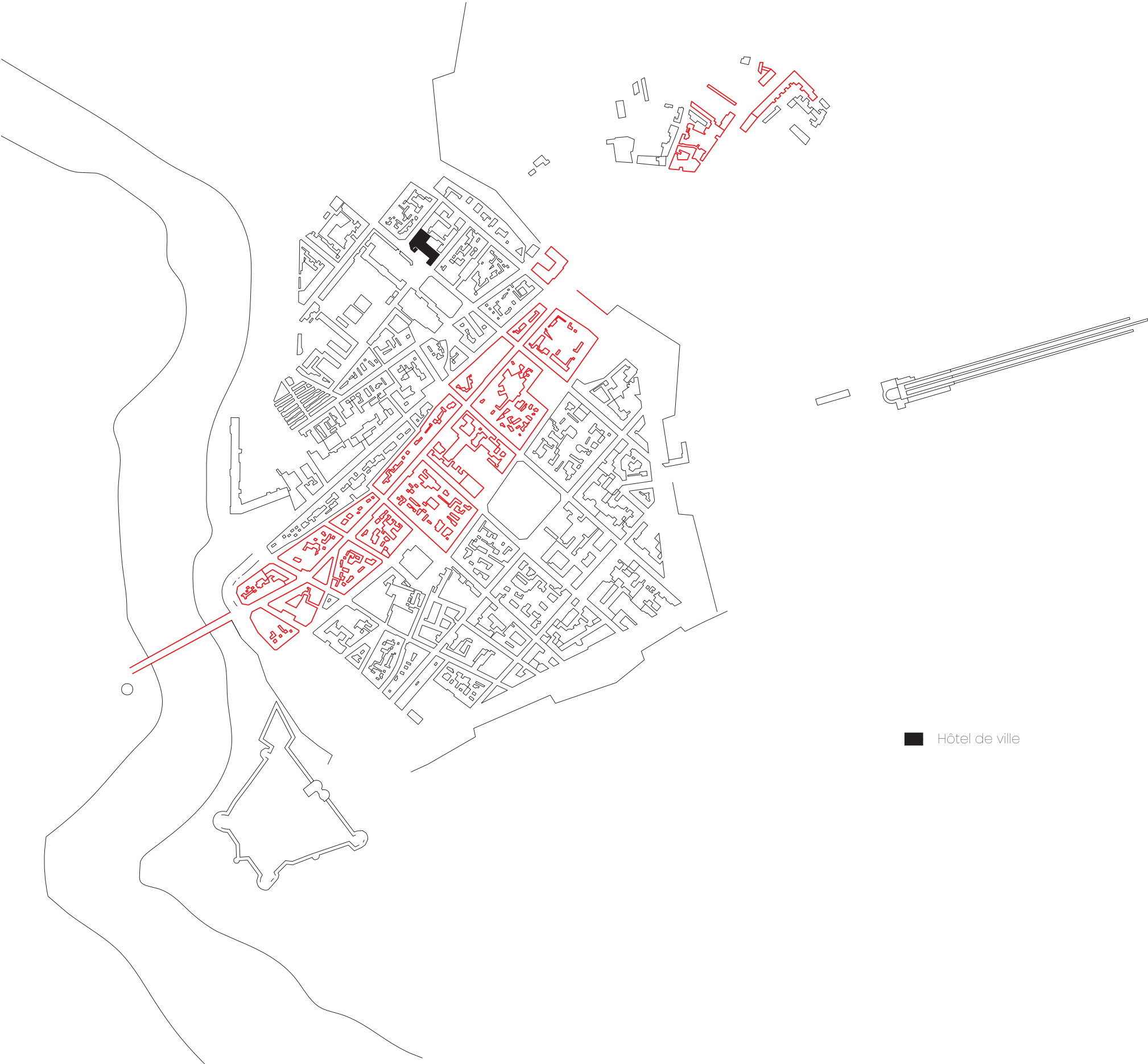
Seul la partie sud du rempart est conservé. Il sert de mur de soutènement entre le coeur de ville et le port de commerce, situé une vingtaine de mètre en contrebas.

Ajout

Un mur de soutènement est ajouter à l'ouest du coeur de ville, il marque de manière franche une séparation entre le Brest public et le Brest militaire qui s'installe sur les rives de la Penfeld.



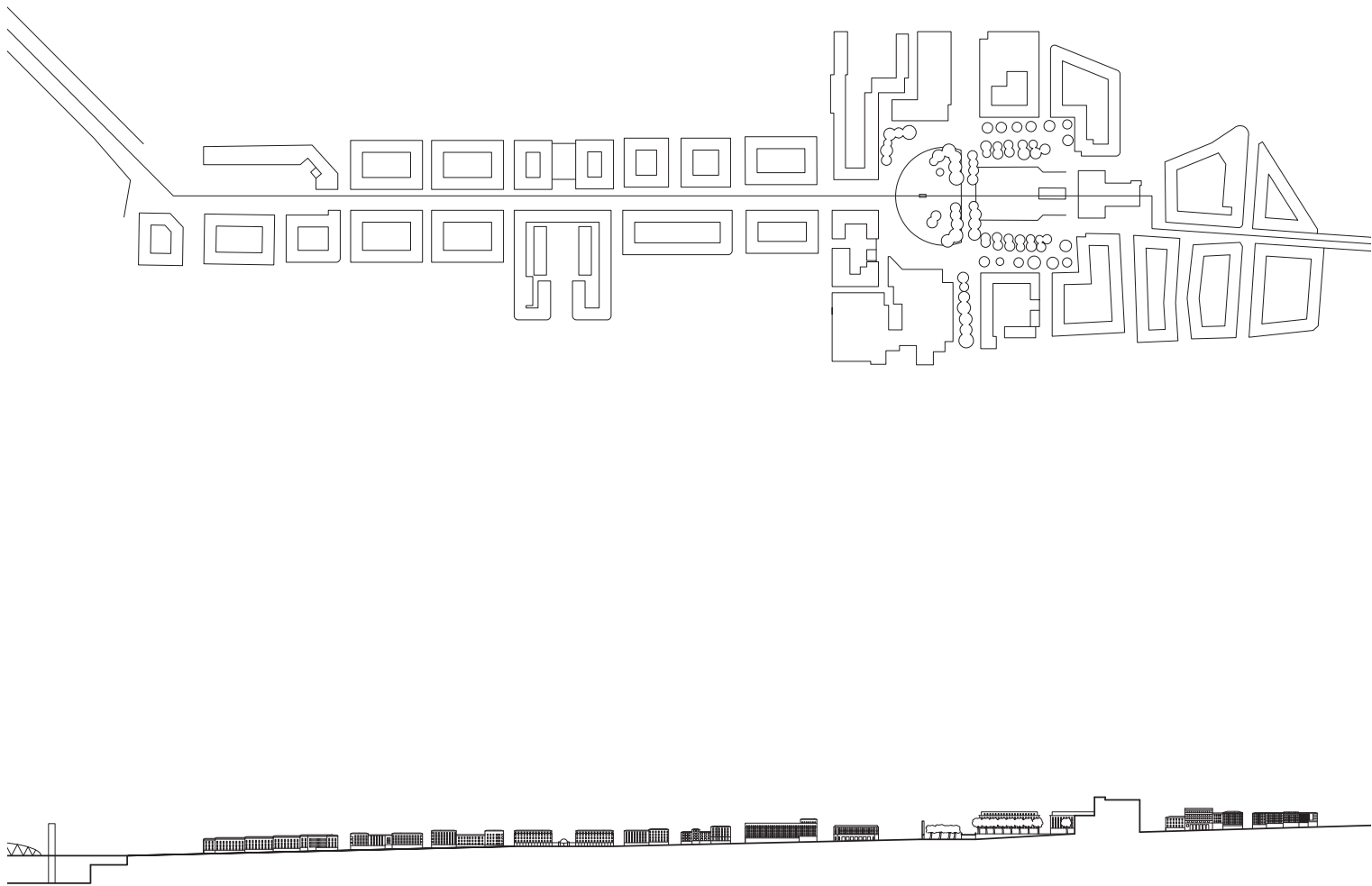
■ Hôtel de ville



■ Hôtel de ville

PLAN ET COUPE ACTUEL: SITUATION 1

Brest, ville progressiste

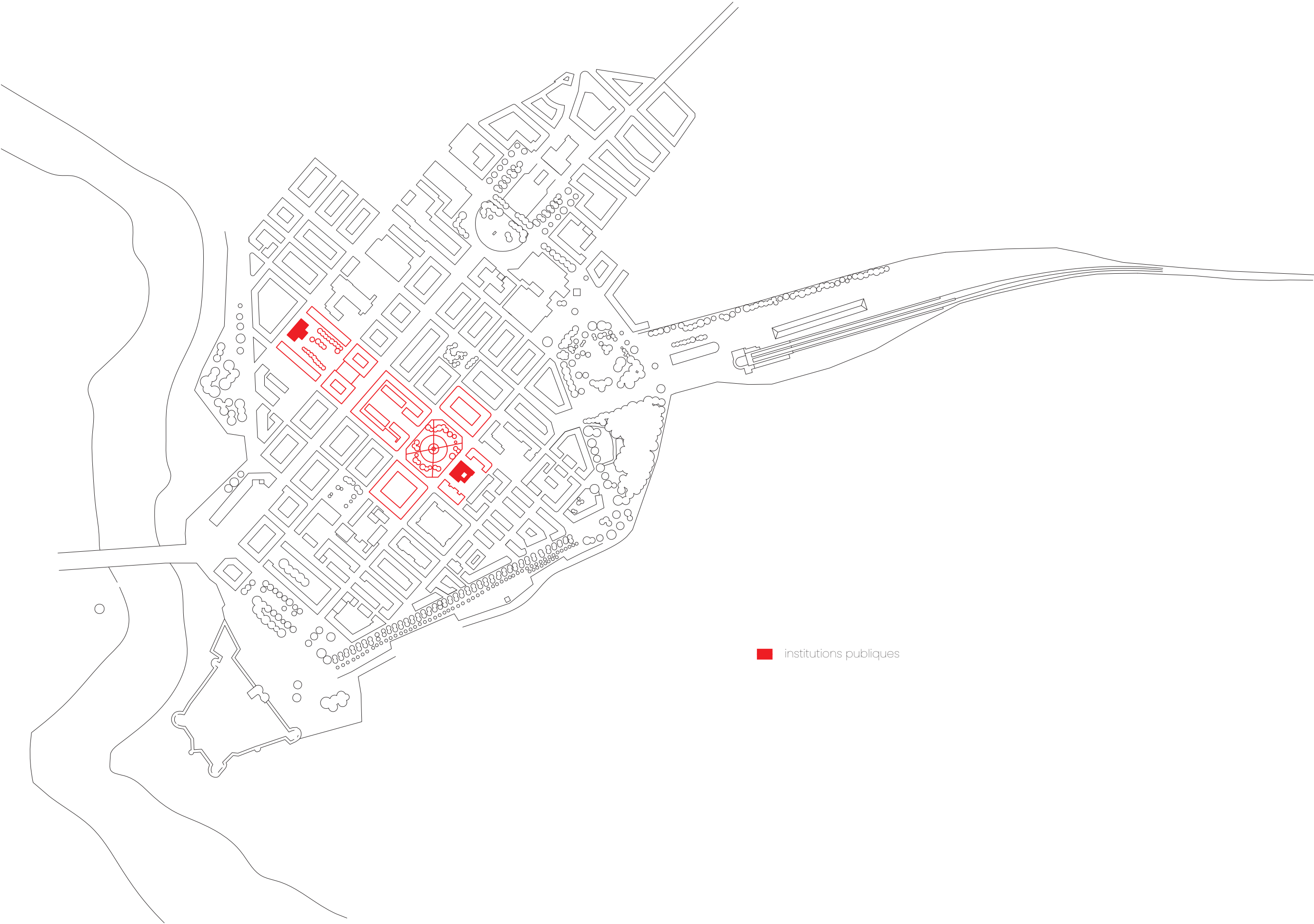


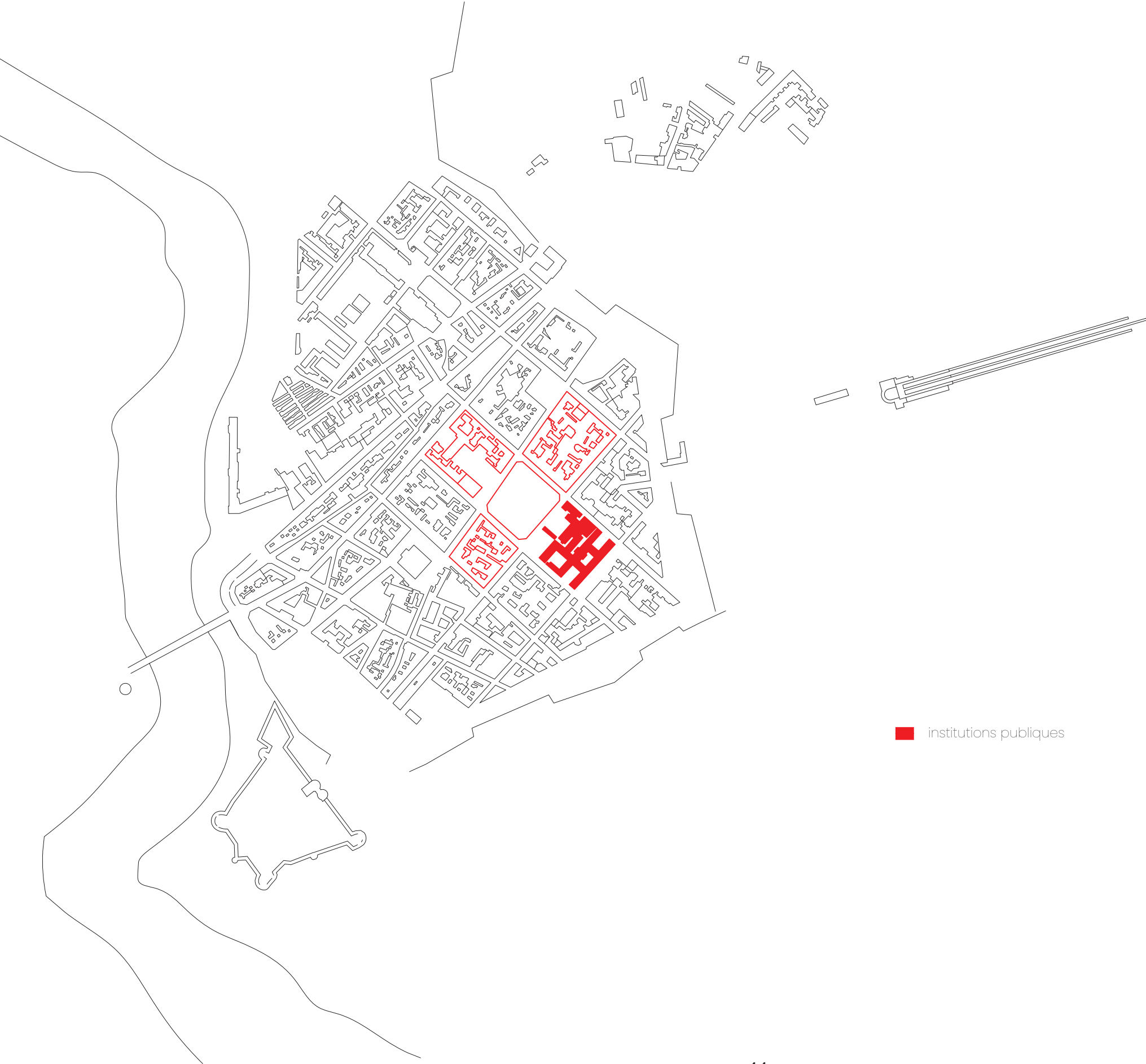
Continuité

La destruction du rempart donne lieu au prolongement de la rue reliant le pont à la sortie de l'intra-muros. Ce nouvel axe s'élargit considérablement affirmant la volonté des décideurs d'en faire l'axe principale brestois¹⁰. En ce sens la rue de Siam se finit par l'hôtel de ville, nouvellement placé sur le site de l'ancien glacis, signifiant l'expansion de la ville nouvelle au delà de ses anciens remparts. Elle est complétée par la rue Jean-Jaurès, prolongeant ce geste se dirigeant vers Paris, souhaité par Mathon.

Monumentalité

L'édification du nouvel hôtel de ville marque une volonté de puissance voulu par la ville nouvelle. Imposant, monolithique, son architecture est un symbole moderniste promouvant un avenir progressiste. Pourtant les brestois le décrit aujourd'hui comme "issu de l'architecture soviétique", "froid".





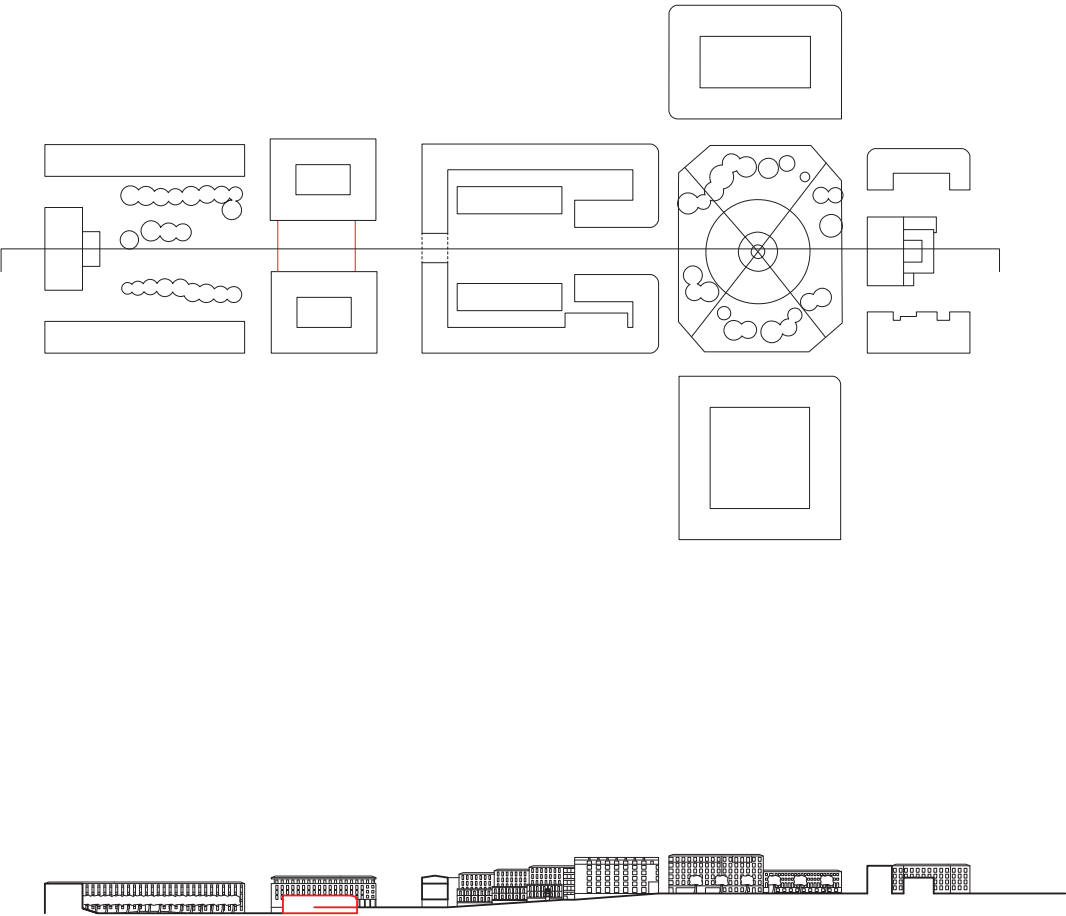
■ institutions publiques

PLAN ET COUPE ACTUEL: SITUATION 2

Brest, ville progressiste

Continuité

Le plan Mathon préconise le renforcement perpendiculaire de l'axe de la rue de Siam, espérant estomper sa trop grande prédominance. Pour se faire ils développent un système autour de l'ancienne place principale de Brest, le parc wilson dans un séquence solenel prenant comme point de départ et d'arriver, deux bâtiment de la fonction publique, la trésorerie national et la banque national. L'ajout d'une librairie en 1976 vient couper le geste premier traduisant le non fonctionnement de la séquence, incapable d'animer un flux¹¹.

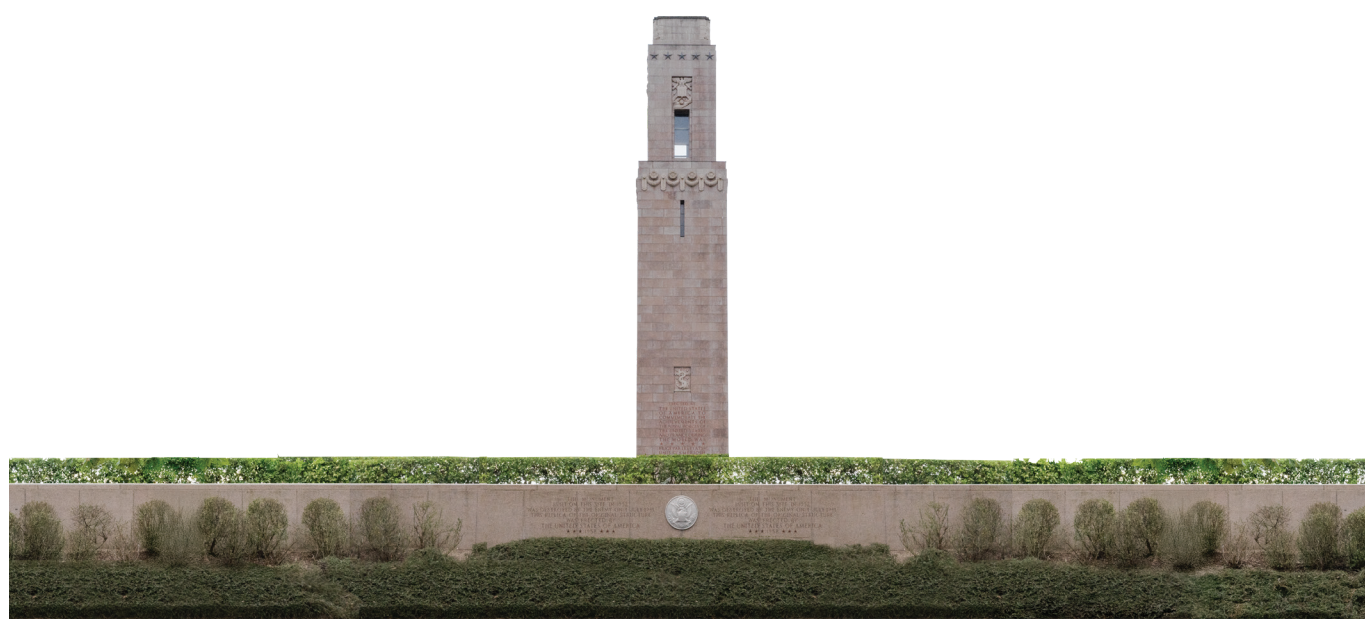


— librairie construite en 1976









Monument aux morts américains



Tour Tanguy



Figure 1, Plan état des lieux de Saint-Malo, 1944, Archives de Saint-Malo



Figure 2, Plan de Saint Malo reconstruit, 1962, Archives de Saint-Malo

Avant guerre

Avant la Seconde Guerre mondiale, Saint-Malo s'imposait comme l'une des cités historiques les plus emblématiques de Bretagne. Fondée en 1161, la ville suit alors le schéma classique d'une ville médiévale. Cependant, la configuration de la ville, avec ses ruelles étroites et ses bâtiments serrés, posait des problèmes de sécurité. En 1661, un incendie accidentel avait déjà ravagé près de la moitié des constructions, révélant la vulnérabilité de ses maisons en bois, souvent utilisées pour entreposer des matériaux inflammables. Cet épisode avait conduit à une première reconstruction qui marqua l'évolution de la ville vers une architecture plus durable et posa déjà la question de l'imitation de l'ancien¹². Le nouveau tissu urbain était composé par des maisons de granite construites entre les 17ème et 18ème siècles, témoignant ainsi de son passé prospère lié au commerce maritime et à la course. Ces demeures servaient souvent de résidences à de riches armateurs et marchands, reflétant la puissance économique de la ville. L'intra-muros, avec ses ruelles pittoresques et ses monuments emblématiques était un symbole de l'histoire maritime de la Bretagne. Les remparts, loin d'encore servir leur fonction défensive, offrait une vue imprenable sur la mer et les plages environnantes attirant également de nombreux visiteurs. Saint-Malo était connue pour son lien avec des figures historiques majeures, telles que Jacques Cartier, explorateur du Canada, et Robert Surcouf, célèbre corsaire. Ces personnages renforçaient l'identité de la ville comme une cité maritime riche et indépendante. La ville jouissait également d'une activité portuaire dynamique. Son port, protégé naturellement par ses remparts, constituait un point névralgique pour le commerce maritime ce qui en fera un cible de l'armée allemande lors de la seconde guerre mondiale¹³.

La Seconde Guerre mondiale

Occupée par les forces allemandes dès juin 1940, la ville devient rapidement un site stratégique en raison de sa position géographique sur la Manche. Les Allemands transforment Saint-Malo en une place forte de leur système d'occupation, intégrant ses infrastructures à leur dispositif de défense côtière connu sous le nom de "Mur de l'Atlantique". En août 1944, alors que les Alliés progressent après le débarquement en Normandie, Saint-Malo devient le théâtre de violents combats. Les forces américaines, à la tête de l'offensive pour libérer la ville, découvrent une défense allemande soutenue. Les bombardements massifs qui s'ensuivent provoquent des destructions importantes. La vieille ville intra-muros est réduite à un champ de ruines, étant détruite à près de 80 %. Seuls quelques édifices résistent partiellement aux assauts. Sur les 865 immeubles préexistants, 683 furent détruits, ainsi que 2 074 logements, 463 magasins et 161 garages, pour un total de 270 000 mètres carrés d'espaces à reconstruire¹⁴. Ses destructions eurent un profond impact sur les habitants, qui furent confrontés à la perte de leur cadre de vie, de leurs souvenirs et d'une partie importante de leur patrimoine culturel.

La reconstruction de Saint-Malo

Après la guerre, la phase de déblaiement s'avéra être longue, mais elle fut rapidement suivie de débats intenses sur l'avenir urbanistique de Saint-Malo. L'ouvrage de Philippe Petout, *La Reconstruction de Saint-Malo*, relate que la principale question était de savoir s'il fallait reconstruire à l'identique ou moderniser la ville tout en respectant son caractère historique. La charge de la reconstruction fut confiée à plusieurs architectes, parmi lesquels Marc Brillaud de Laujardière, Yves Hémar et Louis Arretche¹⁵. Les premières grandes orientations furent fixées par Brillaud de Laujardière, mais c'est Louis Arretche, nommé en 1947, qui coordonna le chantier majeur. Il décida d'adopter une approche hybride : l'apparence extérieure de la ville serait fidèlement reproduite, notamment ses remparts et ses silhouettes emblématiques, mais l'intérieur des bâtiments serait modernisé pour intégrer des infrastructures contemporaines. À cet égard, l'utilisation du béton armé, habillé de granit local, fut une solution innovante. Les travaux commencèrent par la redéfinition du plan de la ville. Arretche et ses équipes élargirent certaines rues pour améliorer la circulation et supprimèrent des ruelles trop étroites, qui avaient contribué à la propagation des incendies en 1944. Des espaces publics plus vastes furent créés, et la réorganisation des édifices publics, comme les écoles et les administrations, fut une priorité¹⁶. Ce choix permit à la ville de conjuguer ses perspectives pittoresques et les exigences d'une ville moderne. Par ailleurs, le financement de ce chantier colossal représenta un défi majeur. Un montage financier complexe fut nécessaire pour mobiliser les indemnités des dommages de guerre, des subventions publiques et des contributions privées. Les entreprises du bâtiment, souvent sous-estimées dans les récits historiques, jouèrent un rôle crucial en mettant en œuvre des innovations technologiques, notamment les premiers procédés de préfabrication en béton. Le chantier, qui s'étala sur plus de deux décennies, fut marqué par des avancées régulières. Si la première pierre fut posée en 1947, la reconstruction de nombreux monuments emblématiques, comme la cathédrale, ne fut achevée qu'en 1972¹⁷. Au final, la ville renouvée présente des îlots urbains ouverts et des espaces publics généreux, tout en préservant les perspectives historiques qui font sa renommée.



— artefact mémoire

PLAN 1939

Saint-Malo, ville régionaliste

Conservation

La presque totalité des bâtiments toujours existant après la guerre ont été restauré et conservé lors de la reconstruction.

Imitation

La reconstruction de Saint-Malo s’effectue dans le principe d’imitation de l’ancien tout en essayant de répondre aux problématiques des enjeux de l’époque. Les voies sont ainsi légèrement élargies afin d’accueillir un flux d’automobile plus important et rendre les rues plus hygiénique. Dans un tissu détruit à plus de 80%, les décideurs conservent et réhabilitent les bâtiments encore existant et tentent de reconstruire les nouveaux bâtiments en gardant l’esprit de l’ancien¹⁸. Cet effort considérable masquera en effet les traumas de la guerre mais créera un sentiment singulier au sein de la ville, celle d’une cité extrêmement homogène malgré son “apparente ancienneté”.



- détruit lors de la seconde guerre mondiale
- existant mais détruit lors de la reconstruction
- existant et conservé lors de la reconstruction



PLAN 1939: LES REMPARTS

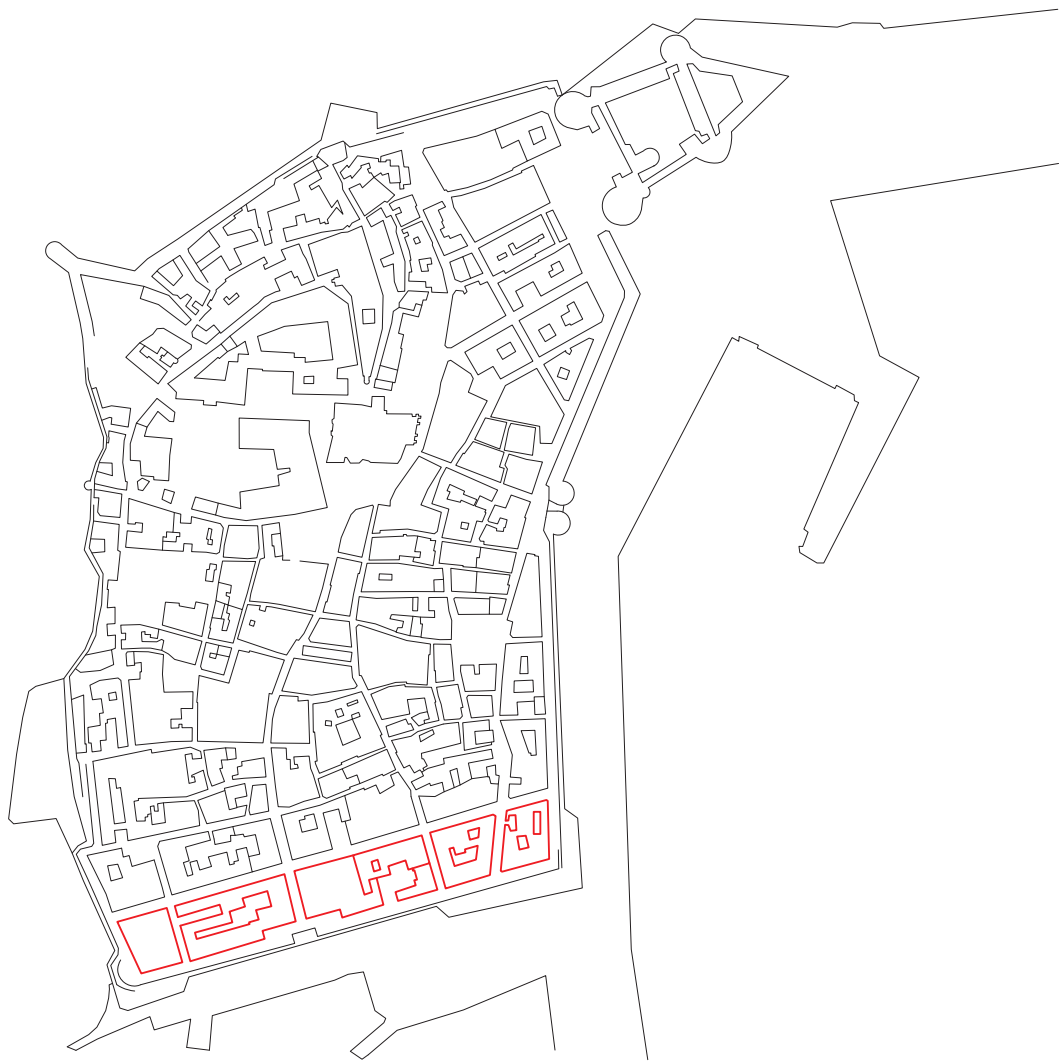
Saint-Malo, ville régionaliste

Conservation

La totalité du rempart a été conservé lors de la reconstruction. Il est d'ailleurs étonnant que la reconstruction ne concerne que l'intra-muros malouin. Cette volonté de se concentrer seulement sur cette partie de la ville empêchera plus tard le développement de l'agglomération, en plus de sa situation géographique rappelant une presqu'île.





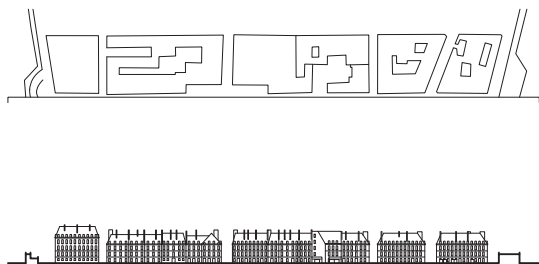


PLAN ACTUEL: SITUATION 1

Saint-Malo, ville régionaliste

Conservation

Le principe de conservation et d'imitation à Saint-Malo sont intimement liés. Si les architectes des monuments historiques ne s'occupent que de 15% des bâtiments de la reconstruction, ils opèrent dans le sud de la ville une restauration et un travail d'enquête afin de recréer fidèlement les 3 bâtiment détruit lors des bombardements. Il est alors difficile de le réduire à un travail de simple imitation qui s'opèrent dans le reste de la ville.





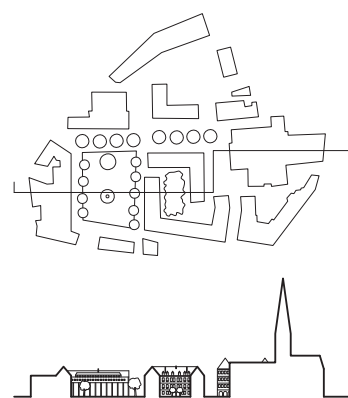


PLAN ET COUPE ACTUEL: SITUATION 2

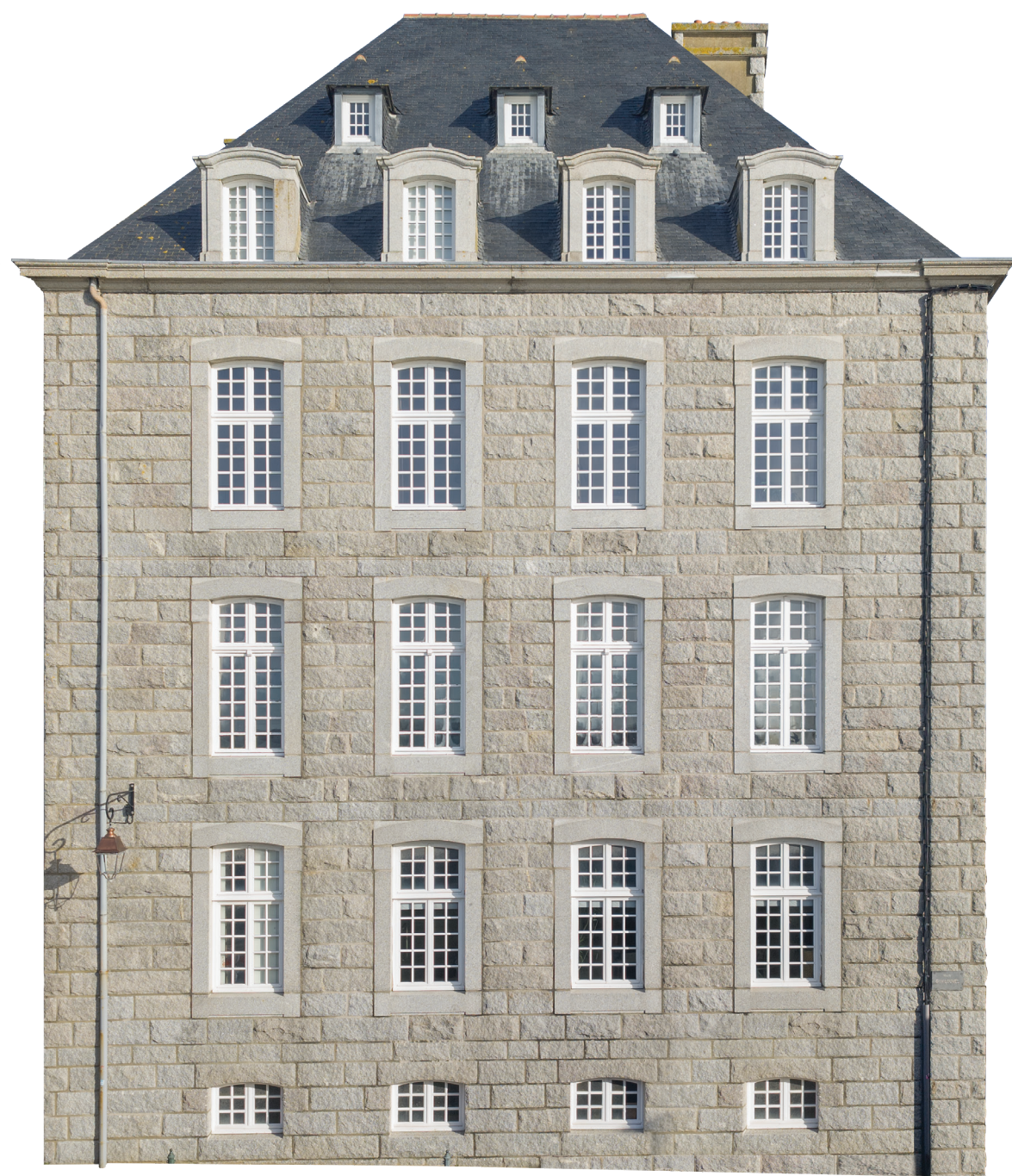
Saint-Malo, ville régionaliste

Continuité

La place de la cathédrale est un élément central du paysage malouin avant et après la guerre. La reconstruction de la cathédrale elle-même, entreprise par les monuments historique de France est aussi complété par la place des frères Lamennais. Bien que certains bâtiments alentours se transforme son dessin d'origine ne change pas.









AU-DELA DE LA MEMOIRE COLLECTIVE

Conclusion

La question de l'identité est la première chose qui vient à l'esprit quant à la mémoire collective d'un lieu. Quel est son histoire ? Quels sont ses caractéristiques ? Il semble alors que ces identités sont le fruit d'une continuité d'événements amenant à la définition à la fois matérielle et culturelle d'un lieu. Pourtant, les villes de Brest et de Saint-Malo voient cette continuité se couper lors des bombardements de la Seconde Guerre mondiale. Les repères physiques et culturels sont détruits. Vient alors une question, celle du choix : le choix de leur propre identité. À travers les divers changements qu'opèrent les décideurs, ces deux villes ont pris position quant à leur narratif, et par prolongement quant à l'effet de leur reconstruction sur la mémoire collective.

Brest, détruite à 80% par les bombardements, a opté pour une réinvention radicale. En mettant de côté son passé pittoresque et intra-muros, la ville s'est tournée vers une modernité fonctionnelle et progressiste. Ce choix pragmatique s'est traduit par une architecture en béton homogène, créant un paysage urbain qui contraste violemment avec l'imaginaire collectif des villes historiques françaises. Paradoxalement, cette uniformité matérielle, combinée à la présence de vestiges tels que la Tour Tanguy ou le château, inscrit dans la mémoire collective un souvenir à la fois tangible et douloureux de la guerre. Brest devient ainsi un symbole vivant de la résilience face à la destruction, mais aussi une ville où la scission historique demeure perceptible.

À l'opposé, Saint-Malo a choisi de reconstruire à l'identique son intra-muros, cherchant à effacer les traces de la guerre pour restaurer une continuité visuelle et patrimoniale. La reconstitution minutieuse de ses remparts et de ses rues pavées a permis de maintenir l'image d'une cité médiévale et corsaire. Toutefois, cette approche a aussi invisibilisé les épreuves de la guerre dans la mémoire collective. Les événements traumatisants, bien que décisifs dans l'histoire de la ville, se trouvent éclipsés par un narratif valorisant uniquement son passé glorieux. Pour les nouvelles générations, Saint-Malo intra-muros se présente davantage comme un écrin patrimonial que comme le théâtre d'un effort colossal de reconstruction.

Ces deux exemples mettent en évidence le rôle crucial des choix urbanistiques et architecturaux dans la construction d'une mémoire collective. Brest, avec ses ruptures matérielles et son hommage implicite à la modernité, conserve une identité marquée par le traumatisme de la guerre. Saint-Malo, en revanche, préserve une continuité visuelle, mais au prix d'une mémoire fragmentée, où les efforts de la reconstruction sont souvent oubliés. Ces trajectoires montrent que la mémoire collective n'est pas uniquement le fruit d'événements historiques, mais aussi de la manière dont une société choisit de raconter et de matérialiser son passé.

La perception de Brest comme une ville sans histoire et de Saint-Malo comme une ville "historique" semble alors erronée. Si, dans le cas où la croyance populaire semble définir une ville sans histoire comme étant une ville sans héritage du passé, Brest et Saint-Malo devraient

être rangées à la même effigie. Paradoxalement, on peut avancer que Brest pourrait être en réalité plus "historique" que Saint-Malo, tant elle délivre avec une certaine honnêteté les événements de son passé. Il semble alors que la question de la reconstruction devient le point pivot de la définition de l'identité. Il faut néanmoins rester lucide quant au piège qu'elle représente. La cristallisation d'une vision ne devrait en aucun cas constituer un frein pour le futur.

Annotations

1 Maurice Halbwachs, *la mémoire collective*, Les Presses universitaires de France, 1967, deuxième édition Wrevue et augmentée.

2 Jean-Louis Dauvin, *histoire de Brest*, Livres d'histoire-Lorisse, 2004.

3 Georges Lombard, *Brest, prix de l'expansion régionale*, Brest, Imprimeries des PAM, 1963, p. 8.

4 Pierre Le Goic, *Brest en reconstruction : Antimémoires d'une ville*, Presses Universitaires de Rennes, 2015, p. 42

5 René Le Bihan, *Brest (1940-1944-1960) : L'Occupation, la libération, la reconstruction*, Editions Le Télégramme, 2001.

6 Françoise Choay, *L'Urbanisme, utopies et réalités : Une anthologie*, Éditions du Seuil, 1965.

7 Pierre Le Goic, *Brest en reconstruction : Antimémoires d'une ville*, Presses Universitaires de Rennes, 2015.

8 Marie-Jeanne Dumont, *Villes reconstruites: De la modernité au patrimoine*, Éditions Norma, 1993.

9 Pierre Le Goic, *Brest en reconstruction : Antimémoires d'une ville*, Presses Universitaires de Rennes, 2015, p. 68

10 Pierre Le Goic, *Brest en reconstruction : Antimémoires d'une ville*, Presses Universitaires de Rennes, 2015, p. 109

11 Daniel Le Couëdic, Carmen Popescu et Rachel Sattolo, *Art public et projet urbain*, Brest, 1970-2000, Presses universitaires de Rennes, 2008, p. 171

12 Philippe Petout, *La reconstruction de Saint-Malo, préface de Daniel Le Couëdic*, Éd. Cris tel, 2018,p. 192

13 Philippe Petout, *La reconstruction de Saint-Malo, préface de Daniel Le Couëdic*, Éd. Cris tel, 2018, p. 42-53

14 Philippe Petout, *La reconstruction de Saint-Malo, préface de Daniel Le Couëdic*, Éd. Cris tel, 2018, p. 103

15 Philippe Petout, *La reconstruction de Saint-Malo, préface de Daniel Le Couëdic*, Éd. Cris tel, 2018, p. 150

16 Philippe Petout, *La reconstruction de Saint-Malo, préface de Daniel Le Couëdic*, Éd. Cris tel, 2018, p. 153

17 Philippe Petout, *La reconstruction de Saint-Malo, préface de Daniel Le Couëdic*, Éd. Cris tel, 2018, p. 164

18 Philippe Petout, *La reconstruction de Saint-Malo, préface de Daniel Le Couëdic*, Éd. Cris tel, 2018, p. 76

Bibliographie

Maurice Halbwachs, *la mémoire collective*, Les Presses universitaires de France, 1967 deuxième édition Wrevue et augmentée

Jean-Louis Dauvin, *histoire de Brest*, Livres d'histoire-Lorisse, 2004

Georges Lombard, *Brest, prix de l'expansion régionale*, Brest, Imprimeries des PAM, 1963

Pierre Le Goic, *Brest en reconstruction : Antimémoires d'une ville*, Presses Universitaires de Rennes, 2015

René Le Bihan, *Brest (1940-1944-1960) : L'Occupation, la libération, la reconstruction*, Editions Le Télégramme, 2001

Françoise Choay, *L'Urbanisme, utopies et réalités : Une anthologie*, Éditions du Seuil, 1965

Marie-Jeanne Dumont, *Villes reconstruites: De la modernité au patrimoine*, Éditions Norma, 1993

Daniel Le Couëdic, Carmen Popescu et Rachel Sattolo, *Art public et projet urbain*, Brest, 1970-2000, Presses universitaires de Rennes, 2008

Philippe Petout, *La reconstruction de Saint-Malo, préface de Daniel Le Couëdic*, Éd. Cris tel, 2018

Jean-Louis Cohen, *La reconstruction des villes françaises après la Seconde Guerre mondiale*, Éditions du Patrimoine, 2011

Françoise Choay, *L'allégorie du patrimoine*, éditions du seuil, 1999



2025, Tom Dinh Van Chi

Ce document est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution (CC BY <https://creativecommons.org/licenses/by/4.0>).
Les contenus provenant de sources externes ne sont pas soumis à la licence CC BY et leur utilisation nécessite l'autorisation de leurs auteurs.

